52

BURY

Ets ARDOUIN
2002

LE MÉDECIN

LES CARACTÈRES DE CE TEMPS

LE POLITIQUE*, Par Louis BARTHOU, *de l'Académie Française.* — LE PAYSAN, Par Henry BORDEAUX, *de l'Académie Française.* — LE MAGISTRAT*, Par Pierre BOUCHARDON. — LE DIPLOMATE*, Par J. CAMBON, *de l'Académie Française.* — LE MÉDECIN*, Par le Dr MAURICE DE FLEURY, *de l'Académie de Médecine.* — LE BOURGEOIS*, Par Abel HERMANT. — LE PRÊTRE*, Par Monseigneur E. L. JULIEN, *Évêque d'Arras, Membre de l'Institut.* — LE MARIN, Par Maurice LARROUY. — LE JOURNALISTE, Par Louis LATZARUS. — L'ÉCRIVAIN*, Par Pierre MILLE. — L'INSTITUTEUR*, Par Ernest PÉROCHON. — LE SAVANT*, Par le Prof. Ch. RICHET, *Membre de l'Institut.* — L'AVOCAT*, Par HENRI-ROBERT, *de l'Académie Française, Ancien Bâtonnier.* — L'OUVRIER, Par Albert THOMAS. — Etc.

Les volumes parus
sont marqués d'un astérisque.

LES CARACTÈRES DE CE TEMPS

LE MÉDECIN

PAR

MAURICE DE FLEURY
DE L'ACADÉMIE DE MÉDECINE



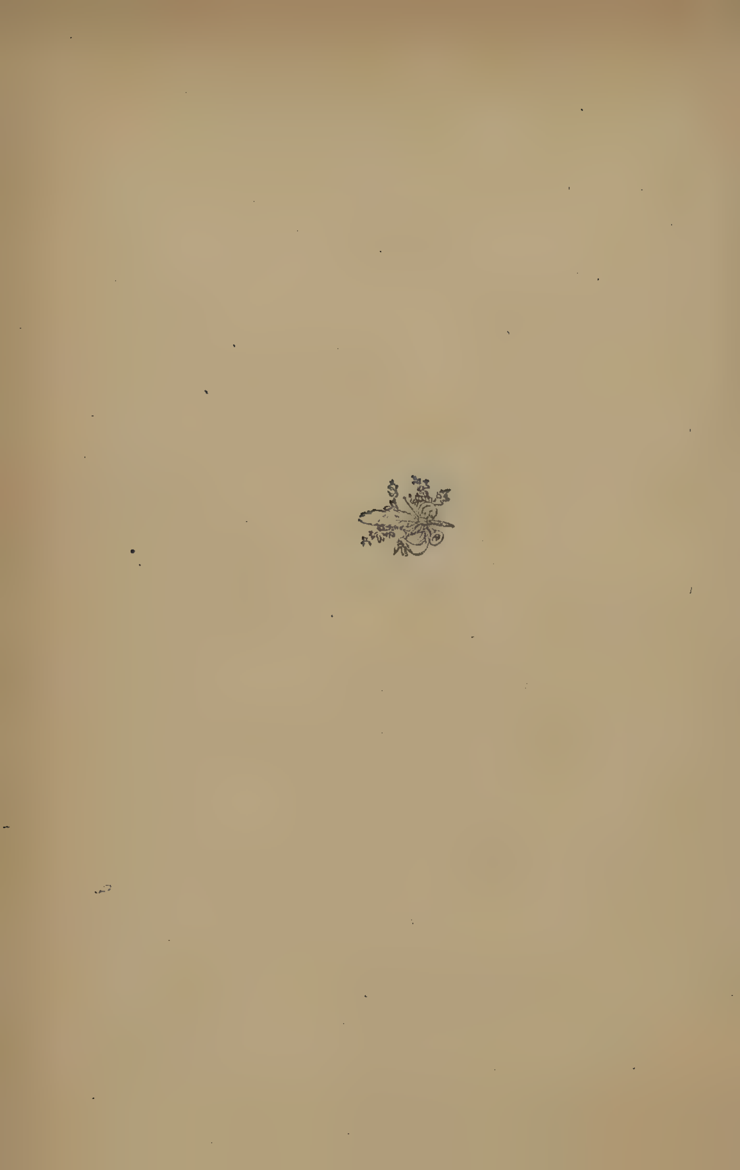
A PARIS
Chez HACHETTE

Il a été tiré de cet ouvrage soixante exemplaires sur papier de Hollande, numérotés de 1 à 60 ; soixante exemplaires sur papier de Madagascar, numérotés de 1 à 60. L'édition originale a été tirée sur papier Alfa.

Ce petit livre est dédié à mon très cher ami le professeur Jean-Louis Faure, qui a écrit : L'Ame du Chirurgien.

M. F.





LE MÉDECIN

CHAPITRE I

LA MÉDECINE

LUTTER contre le mal physique, avec le corps humain pour champ de bataille, affronter constamment la mort et la contraindre souvent à reculer ; combattre le fâcheux symptôme, décongestionner un poumon qui s'engoue, soutenir un cœur qui fléchit, libérer le rein qui s'empierre, calmer le cerveau qui délire, diminuer la fièvre, imposer silence aux furieux harcèlements de la douleur, restituer au malheureux la douceur du sommeil, nettoyer l'organe infecté par où tout s'intoxique, extirper la tumeur maligne avant généralisation ; prévoir les complications, leur barrer le chemin ; mieux encore, remonter aux causes profondes, s'ingénier à dissiper le grand mystère des menaces à notre vie, pour tirer de leur connaissance le traitement rationnel ; passer des heures parmi les morts pour discerner la lésion anatomique correspondant à telle manifestation morbide ; recourir à la subtile expérience, là où l'observation attentive ne suffit plus ; s'initier au monde de ces infiniment petits qui s'installent en nous pour y trouver pâture, y pullulent en horde immense et, pour mieux vivre, nous détruisent, sans savoir

ce qu'ils font ; inventer le contre-poison des poisons qu'ils distillent, ou renforcer le pouvoir défensif de nos agents de lutte ; délaisser peu à peu les longs tâtonnements de l'empirisme pour essayer de faire une science ferme d'un art conjectural ;

Réparer les atrocités de la guerre dans la mesure où c'est possible, restaurer à neuf les blessés par centaines de mille, épargner aux armées les épidémies qui déciment et démoralisent ;

Présider aux naissances, conseiller ou déconseiller le mariage, assister le vieillard jusqu'à son dernier souffle, adoucir le cruel passage, — c'est là la médecine, dur et noble métier.

Le domaine est plus vaste encore, et le mal physique n'est pas notre seul adversaire. Une part, chaque jour élargie, du mal moral tient dans les cadres de la psychiatrie. C'est à nous de traiter, non seulement ces maladies mentales accidentelles, évidemment causées par les toxi-infections du système nerveux central, mais encore les grands désordres constitutionnels du caractère, abattements mélancoliques, excitations désordonnées, perversions instinctives, psychose de mensonge et de simulation, orgueilleux délire des persécutions. Il nous appartient de calmer les affres de l'angoisse ; les inquiets et les douteurs à scrupules de conscience, bien des prêtres nous les confient ; mieux que les doctes sociologues et même que les verbeux professeurs de morale, nous savons détourner l'homme désespéré du besoin qu'il a de mourir pour fuir le tourment sans merci. Nous osons retoucher l'œuvre imparfaite de la nature, tenter l'orthopédie du vice et soigner l'âme en ses désordres.

Dans les cas difficiles, — on en rencontre à tous les

pas, — la justice civile et la justice militaire ne se passent plus guère de notre avis ; car nous avons appris à discerner, par des signes valables, le malade du vicieux, le bon du mauvais larron, le véritable lâche du soldat qui succombe à une force pathologique supérieure à tout vouloir humain.



Nous aidons à comprendre plus d'une page de l'histoire : les soixante volumes du Dr Cabanès sont pour en témoigner. Il existe vraiment une médecine historique, dont Littré fut le fondateur, Littré qui mania de façon magistrale le diagnostic rétrospectif, Littré de qui la vie, la mort et ce qu'on a nommé la conversion sont inintelligibles, si on ne les éclaire aux lueurs de la psychiatrie. Cela est vrai de cent personnages illustres. Tout récemment, un ophtalmologiste de talent (1) ne nous donnait-il pas du fameux abîme de Pascal l'explication la plus plausible ?

Loués ou bafoués, — de moins en moins moqués pourtant (2), — nous tenons une grande place dans la litté-

(1) Le Dr Onfray, in *Presse médicale*.

(2) Certaine tendance envahissante de l'hygiène et de la médecine modernes, M. J. Romains l'a tournée en dérision avec la plus heureuse verve dans une comédie dont le succès se prolongea. Tant que durèrent les représentations, tous les soirs on y retrouvait de nombreux médecins, et parmi les meilleurs, et leurs bravos n'étaient pas les moins sincères. Cette caricature de la déformation professionnelle est tout près du chef-d'œuvre et nous aimons l'esprit, même celui qui nous improuve, comme dit Jean de La Bruyère.

rature dramatique et le roman. Relisez Rabelais, Montaigne, Poquelin, La Bruyère. Honoré de Balzac a donné le jour à Desplein, à Benassis, médecin de campagne, à son cher Bianchon qu'il invoquait au moment de mourir et qui prend place en plus de vingt de ses ouvrages. Fils et frère de médecin, Flaubert nous a donné son Charles Bovary. La vue d'ensemble, la conclusion philosophique de ses *Rougon-Macquart*, c'est au Dr Pascal que Zola la confie. Au chapitre V de *Sapho*, parlant du Dr Bouchereau, Alphonse Daudet a écrit : « Le médecin, dernier prêtre, croyance suprême... » Pour défendre l'humanité des conséquences d'un mal affreux, Eugène Brieux s'est fait notre allié persuasif, et sa voix a porté où la nôtre ne portait guère. Le héros de ce haut chef-d'œuvre qu'est *La nouvelle Idole* est un des nôtres. Et, quant à Paul Bourget, son œuvre est imprégnée de médecine, au point que des conférences, des thèses de doctorat ont été consacrées à l'idée médicale à travers ses romans ; il ne se cache pas d'envier le grand bonheur que nous avons d'observer, de classer les phénomènes de la vie, de manier journellement le corps et l'âme ; et il nous fait l'honneur d'être jaloux de la médecine agissante, lui qui sait à peu près tout ce que nous savons, et tant de choses que nous ne savons pas.

Nous avons une grande audace. La méthode du fructueux travail pour l'écrivain — choix d'une bonne idée fixe, utilisation de l'attention involontaire et de l'obsession asservie, enchaînement par l'habitude, régularité implacable des heures de travail — un neurologue, jeune encore, la dégagea, voici trente ans, d'exemples illustres, en précisa les règles ; et plus d'un homme de talent, qu'il détourna du gaspillage, lui en resta reconnaissant.

La même tentative de médecine de l'esprit s'efforça d'ébaucher une critique littéraire où la psychologie physiologique eût pu servir de guide ; elle n'y parvint pas. Nous sommes bien évidemment sans compétence spéciale pour juger de la composition d'une œuvre d'art et de la beauté de son style. Mais, s'agit-il d'apprécier la vérité d'un caractère, nous reprenons voix au chapitre. La classification moderne des psychoses nous a fourni la meilleure distribution qui soit des facultés de l'âme, aptitudes intellectuelles et dispositions affectives, dont les combinaisons, à l'infini diverses, composent tous les caractères des humains. Grâce à ce beau présent que nous firent le médecin aliéniste Achille Delmas et le mathématicien Marcel Boll, nous pénétrons profondément cette sorte de génie littéraire qui s'inquiète moins de la perfection verbale et de l'enchantement musical de la phrase que de la création de types psychologiques vrais : Tartufe, Harpagon, Alceste, le Malade et Jean-Jacques peint par lui-même, Grandet, le père Goriot ou la cousine Bette, Julien Sorel, Bel-Ami ou le Ravaillac des Tharaud nous apparaissent ainsi que des prodiges de divination, car les lois de psychologie normale, que la science des maladies mentales vient de nous apporter, sont observées, dans leurs créations, par un Molière, un Balzac, un Stendhal, un Maupassant, un Dickens, un Kipling, un Maugham, avec cette miraculeuse sûreté que donne le génie. C'est un élément de critique dont, quelque jour, on tiendra compte (1).

(1) On concevrait très bien une thèse en Sorbonne où la pénétration psychologique d'un La Bruyère serait mise en comparaison avec celle de Molière. Styliste infiniment moins raffiné, le maître d'Alceste et de Tartufe apparaît à nos yeux de psychiatres bien plus profond investigateur d'âmes que le

Que la psychologie moderne, pour l'amour des précisions, évolue irrésistiblement vers les données que lui fournissent la psycho-physiologie et la psycho-pathologie, qui pourrait le nier ? Après M. Pierre Janet, qui eut longtemps son laboratoire de recherches à la Salpêtrière, voici M. Georges Dumas, qui enseigne pendant la semaine en Sorbonne et, le dimanche, au service de la clinique à l'asile Sainte-Anne. Le grand *Traité de psychologie* qu'il a donné l'année dernière compte, parmi ses collaborateurs, autant de médecins et d'hommes de laboratoire que de purs philosophes. L'ouvrage qu'il achève en ce moment sur l'*Expression des émotions* ne sera que physiologie pure, maniée par un maître psychologue. Et j'ai pu dire tout à l'heure que ce que nous savions de plus solide en fait de facultés de l'âme, touchant la personnalité innée ou la personnalité acquise, l'intellectuel et l'affectif, c'est aux méditations de nos meilleurs aliénistes que le devra le temps présent. Grasset nous a sagement fait sentir *Les limites de la biologie* ; mais, sans nier qu'elle ait un terme, il nous faut reconnaître qu'il recule de jour en jour. Comment n'aurions-nous pas l'orgueil d'une si vaste emprise, et si diverse ?...

Mais assez d'incidents, chaque jour, nous conseillent l'humilité ! Métier sublime, métier sans élégance : le premier venu peut réclamer de nous l'examen le plus

portraitiste de Timon et d'Onuphre ; sociologue humanitaire, critique amer et courageux, écrivain d'une ingéniosité, d'une souplesse, d'une variété merveilleuses, La Bruyère nous semble très bon peintre de mœurs, de modes, de coutumes, plutôt que grand créateur de caractères, de types humains. Son Ménalque qu'il aimait tant, et dont il allongeait le paragraphe à chaque nouvelle édition, c'est vraiment peu de chose. N'ai-je pas dit déjà que nous avions beaucoup d'audace ?...

répugnant. Un médecin ne doit rien laisser voir de soucis qui, pourtant, l'obsèdent : simple et poignant chagrin de voir mourir, bien qu'on ait fait l'impossible pour lui, un pauvre être que rien n'a pu sauver ; crainte d'un faux diagnostic, tourment d'une décision capitale, réveils au milieu de la nuit avec l'inquiétude d'avoir omis, peut-être, une mesure salutaire. Qui de nous n'a connu, au moins à ses débuts, la honte douloureuse de se sentir impuissant devant un mal trop tardivement reconnu... Nos mains tiennent des vies humaines, et nous n'avons guère de juges que notre conscience : une dose que nous allons tenter, une opération trop longtemps différée ou confiée, par complaisante lâcheté, à quelque chirurgien insuffisant, une bouffée d'orgueil mauvais, qui nous retient, pour un cas difficile, d'exiger la consultation d'un sage plus compétent que nous, et nous voilà chargé d'un lourd remords jusqu'à la fin de notre vie.

Assurément, pour exercer bien dignement une telle profession, il faudrait des archanges. Hélas ! chacun d'entre nous y met les qualités et les défauts qui font de lui un homme entre les hommes et nullement d'une autre sorte : l'expérience la plus longue, la vue quotidienne de tant de maux, de tant de fautes ne suffisent pas à nous rendre sensiblement meilleurs.

A cette profession si haute, nous apportons les dons que nos ascendants nous donnèrent : notre richesse ou notre pauvreté d'imagination inventive, notre mémoire plus ou moins nourrie de savoir, notre jugement droit ou faux, notre ardeur ou notre indolence, notre sensibilité ou notre froideur, — il nous faudrait, en même temps, être calmes, lucides et pourtant capables d'émoi, — notre bonté ou notre dureté, un aimable besoin de plaire

ou la bienfaisance bourrue, notre modestie ou bien notre orgueil satisfait, notre désintéressement ou notre avidité. Médecins de déséquilibres et de troubles mentaux, experts devant les tribunaux, doseurs impartiaux d'intentions nocives et de responsabilités, nous concluons inconsciemment, avec notre mansuétude naturelle ou notre sécheresse de cœur, notre défiance en éveil ou notre généreuse confiance. Même à l'école de la science, nous ne sommes que rarement d'impeccables balances à peser le vrai.

Nous avons nos canailles, — on en connaît partout. Des hommes insuffisamment instruits ont osé par cupidité des interventions graves et causé des désastres ; il existe des officines d'opérations au rabais, hasardeuses ou inutiles. Certains spécialistes de savoir médiocre sont accusés de tirer en interminable longueur des cures qui auraient pu être fort abrégées sans dommage pour le bénévole client; on dit que d'aucuns s'associent à cinq ou six pour le tondre plus sûrement, un organe après l'autre. Et l'on a su la triste affaire des « carnets médicaux ». Çà et là nous voyons un confrère, discrètement, habilement ou bien cyniquement, prendre la médecine sans chaleur d'âme, sans don de soi, uniquement comme une affaire où s'enrichir ou à se faire décorer ; on en connaît dont la dextérité est vraiment merveilleuse pour faire passer dans leur cassette l'argent d'autrui. C'est ainsi de tous les métiers, fussent-ils libéraux. Affaire de tempérament. Mais que penser de telles complaisances quand la vie humaine est en jeu?...

Distinguons, cependant: il y a — rares, à tout prendre — les infamies irrémissibles de quelques bons bandits, et de plus véniels péchés, fort répandus, qui aident le docteur à vivre, sans faire au client grand dommage. J'ai jadis

entendu des maîtres illustres et riches, et que l'on payait grassement, tenir rigueur à de très modestes confrères de leur appétit pour l'argent et de leur désir d'attirer un peu d'attention publique sur leur cabinet de consultations. Soyons justes. Réfléchissons à l'étrange dilemme qui. pour beaucoup, se pose quand ils sont sans fortune et qu'ils n'ont pas « percé ». Il y a, au logis, une femme et des enfants, qu'il faut loger, vêtir, nourrir. La vie est chère, et c'est bien un devoir d'honneur de leur donner l'indispensable. C'est un devoir aussi, qu'on ne peut transgresser, de ne causer à ses malades que la dépense strictement nécessaire à leur cure. Alternative dure, et quels tiraillements à de certaines heures ! Les médecins du voisinage nous voient venir d'un mauvais œil ; nous sommes bien probablement trop nombreux sur la place; et, si nous n'avons pas gardé la bienveillance d'un maître ami pour nous envoyer des malades et secourir nos premiers pas, quels moments à franchir, jusqu'au jour où, remboursées les dettes de l'installation, le père de famille peut envisager l'avenir avec sérénité.

Je sais des médecins « arrivés » maintenant, qui, pour ne pas avoir à transiger, se sont longuement asservis à quelque tâche complémentaire : secrétaire chez un patron, donneur de chloroforme au service d'un chirurgien, rédacteur d'éloquents prospectus pour spécialités pharmaceutiques, correcteur d'épreuves chez un grand éditeur, ou chroniqueur pour tel journal qui lance un gros produit thérapeutique : vingt de ces journaux-là, rédigés par des gens du plus rare mérite, valent ainsi la lecture attentive.

Avec les facilités de mal faire que nous aurions, — c'est un métier qui prête à tout, — soyons fiers de n'avoir pas plus de laideurs véritables. Même depuis que l'on ne

prononce plus, ailleurs qu'à Montpellier, le serment d'Hippocrate (1), alors que nous n'avons guère de cohésion, sans conseil de l'ordre possible, uniquement passibles du droit commun, il faut que nous nous sentions tenus par quelque chose d'assez fort, d'assez beau pour que les cas de honte soient en somme si rares et les vertus si ordinaires.

Songez que, depuis la promulgation de la loi de 1838, pas une accusation d'internement arbitraire n'a pu être prouvée. Et, sur vingt mille médecins, je n'en connais pas cent qui, en présence d'un mal contagieux, ne feraient pas tout pour empêcher la transmission aux parents, aux voisins. C'est qu'on nous apprend l'hygiène autant que la thérapeutique. Comme le redisait à satiété mon maître et ami le doyen Landouzy, nous sommes empêcheurs de maladies au moins autant que guérisseurs de malades. Tous, plus ou moins, nous travaillons à rétrécir le champ de la douleur humaine, dont nous vivons, en somme. Et, cela, c'est notre honneur même.

(1) Voici le texte de ce serment, tels que le prononcent et l'impriment, au début de leur thèse inaugurale, certains médecins de l'école de Montpellier :

En présence des maîtres de cette école, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent et je n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés et mon état ne servira point à corrompre les mœurs, ni à favoriser les crimes. Respectueux et reconnaissant avec mes maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères. Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !

CHAPITRE II

HIÉRARCHIES

La loi proclame l'égalité des médecins entre eux. Le diplôme de doctorat nous confère le droit d'exercer notre profession dans sa diversité, sur le territoire de la métropole et des colonies. Ainsi, le premier venu d'entre nous peut s'aviser d'ouvrir un ventre, de trépaner un crâne, de réséquer un mètre d'intestin; sauf en cas de malheur, nul n'y peut trouver à redire (1). Pratiquement, rien de pareil. Notre science est devenue d'une ampleur telle qu'il est depuis bien longtemps impossible à un cerveau d'homme d'en tout savoir et d'en tout pratiquer. Et, peu à peu, se sont constituées les spécialités professionnelles. Très mal vues au début, — l'homme est partout misonéiste, — elles sont, à présent, partout admises et honorées, chacun raisonnablement devant être estimé selon la sûreté de son expérience. L'étude approfondié d'un quelconque de nos organes, de son fonctionnement normal et de ses maladies suffit largement à emplir une vie studieuse.

L'usage est demeuré du médecin traitant faisant, comme

(1) Un médecin sans expérience particulière et sans entraînement chirurgical, s'il osait, sauf le cas d'extrême urgence, une intervention grave, et si son patient mourait, pourrait être fort bien traduit devant un tribunal, pour avoir fait ce qu'il était incapable de faire, au lieu d'aller chercher plus compétent que lui ; condamné ou acquitté, la vie lui serait intenable, et il lui faudrait vivre ailleurs.

l'on dit, la médecine générale; mais il appelle, quand il le faut, le chirurgien, l'accoucheur, le gynécologue, l'urologiste, l'ophtalmologiste, l'oto-rhino-laryngologue, le radiographe, un maître de la peau, du cœur, du poumon, de l'appareil digestif et de ses annexes, des maladies du système nerveux, des maladies mentales. Il le consulte en passant, ou même il lui confie, pour un certain temps, le malade, lequel, bien entendu, la cure terminée, lui doit être loyalement restitué. Notre plus évident devoir est de ne pratiquer notre art que dans le domaine où notre compétence est sûre.

Voilà qui constitue notre division en surface. Il en est une autre en hauteur, faite de la diversité des honneurs, du prestige.

Nous avons une manière d'aristocratie et une façon de roture : plus exactement, une hiérarchie, comme de titres de noblesse; la différence est grande de renommée, de considération et d'honoraires entre le simple médecin de quartier, gentilhomme sans titre, et l'ancien interne, le chef de clinique, le médecin ou le chirurgien des hôpitaux, l'agrégé à la Faculté, le professeur titulaire, le membre de l'Académie, qui sont, en quelque sorte, chevaliers, barons, comtes, marquis et ducs. De temps à autre, les simples écuyers (1) s'irritent de telles dissemblances dont la légitimité leur paraît contestable; et ils réclament le nivellement, à leur niveau, bien entendu : « Je ne peux pas monter, c'est à vous de descendre. » Leur donnerons-nous tort ?...

On a pu longtemps reprocher aux grands seigneurs de médecine, à ceux qu'on nomme officiels, — ce mot est,

(1) Titre des simples gentilshommes.

pour certains, terriblement péjoratif, — des airs guindés, distants et quelque peu pharisiens, d'hommes de haute caste détenteurs du savoir, incapables d'erreurs, parangons de délicatesse, vivants exemples de vertus. On les voyait se jalouser entre eux, mais s'accorder bien vite alors qu'il s'agissait de marquer la différence avec les praticiens, préoccupés du prosaïque gagne-pain bien plus que de haute culture, attachés à leurs intérêts au point d'oser s'unir en syndicats professionnels, comme des négociants ou des agriculteurs.... Par la faute de cette morgue qu'il poussait à l'extrême, — il avait l'habitude d'humilier le confrère qui le mandait en consultation, critiquant, devant la famille assemblée, diagnostic et thérapeutique, — Jaccoud, professeur de clinique à la Faculté, maître admirable et vénéré de ses élèves, perdit en peu de temps la plus belle situation de Paris, et finit pauvre, heureux de toucher tous les mois sa retraite modique, digne, d'ailleurs, sachant sourire à l'indigence et, sur le tard, charmant dans sa fierté désabusée.

Ce sont choses qu'on ne voit plus. C'en est fini de ces attitudes hautaines, propres à semer le dissentiment et à fomenter les rancunes. Certes, chacun continue d'apporter en ses actes son tempérament personnel, orgueilleux ou bénin, mais la mode est passée de prendre les grands airs. Dans nos congrès, dans les réceptions offertes aux savants étrangers, aux dîners qui nous réunissent et à la table du doyen de la Faculté, on rencontre, mêlés, des professeurs et les représentants des associations de praticiens. A la *Fédération corporative de la région parisienne*, on se trouve, on cause, on sympathise, on discute et l'on se comprend. Les maîtres savent ce que l'on peut trouver de vrai savoir, de bon sens, d'idées ingénieuses et d'amour

du métier chez le plus modeste médecin de quartier, de village. L'enseignement de nos écoles, présentement en grand progrès, forme des hommes vraiment instruits, qui observent et qui raisonnent, et qui soignent le mieux du monde.

Et les praticiens ont bien fini par reconnaître que les titres officiels ne sont acquis qu'au prix d'un dur travail et donnés au mérite. Pour arriver un jour à la situation rêvée de professeur, un jeune chirurgien — outre les examens ordinaires du doctorat — doit passer le concours d'externat, le concours d'internat, le concours pour la médaille d'or des hôpitaux, l'adjuvat d'anatomie, le prosectorat, le clinicat, le concours pour les hôpitaux, le concours pour l'agrégation, qui tous sont difficiles et terriblement disputés; aux deux derniers, quatre ou cinq tentatives sont, pour les meilleurs, nécessaires. C'est vers l'âge de quarante ans qu'en même temps assoupli et rompu par un effort si prolongé, la tête pleine d'une érudition débordante, instruit, d'ailleurs, pratiquement par la vie d'hôpital et de laboratoire, l'ambitieux peut se dire arrivé. Il a bien, j'imagine, acquis, avec quelque surcroît de notoriété, le droit de ne pas courir la clientèle, de ne donner que des consultations et de garder du temps pour mener à fin les travaux qui feront sa gloire.

Ici, vraiment, la haine systématique pour les officiels apparaît bien aveugle. Songez au temps qu'ils consacrent à préparer leurs cours, à les donner précis, clairs et vivants, — l'enseignement français est, en général, admirable, — à faire passer les fastidieux examens; la matinée entière, ou presque, consacrée aux malades de l'hôpital, à l'éducation pratique des élèves qui suivent la visite, au laboratoire, aux sociétés savantes, où ils travaillent chaque

jour à parfaire notre savoir, à faire progresser en précisions scientifiques notre connaissance des signes, du diagnostic, des causes, de leur mode d'action, du traitement rationnel. Car ce sont eux qui, pour les huit dixièmes, font la science, écrivent les traités ou les nosographies. Cela ne vaut-il rien, vraiment, que colère et que jalousie ?...

Lorsque le praticien appelle un maître auprès de ses clients, il y gagne le plus souvent quelques clartés supplémentaires, une ligne de conduite plus ferme, le rafraîchissement de son savoir et — puisqu'il faut parler argent quand on parle de nos querelles — des honoraires rehaussés. Même alors qu'il constate une erreur d'orientation, le consultant sait son devoir : défendre son jeune confrère, affermir, par de bonnes paroles, sa situation auprès de son client, quitte à déclarer qu'un symptôme nouveau, depuis hier surgi, commande un changement léger de traitement. N'est-elle pas frappante, entre grands, moyens et modestes, la communauté d'intérêts ?

La Révolution française s'est faite en vue de remplacer par le droit commun les privilèges de naissance, et la noblesse de famille par le mérite personnel. Une révolution, chez nous, c'est aux conquêtes du mérite qu'elle s'attaquerait.

Alors, pourquoi la guerre ?...



CHAPITRE III

SOCIÉTÉS SAVANTES
L'ACADEMIE DE MÉDECINE

TRAVERSANT Paris vers 1910, un Allemand, illustre pour ses trouvailles en bactériologie, voulut assister aux séances de quelques-unes de nos compagnies. Courtoisement, nous étions quatre ou cinq à lui faire cortège. Comme il quittait l'Académie de la rue Bonaparte, ses yeux brillèrent de malice sous ses lunettes d'or; et il nous dit, la voix lourdement goguenarde, prononçant les *p* comme des *b* et les *s* comme des *z* :

« C'est curieux, vos sociétés scientifiques françaises... tout le monde parle bien, et personne n'écoute. »

Méchanceté voulue, sévérité de parti pris? Bien sûr... point tout à fait imméritée, avouons-le.

Il est vrai qu'en majorité les maîtres de notre art, de culture générale soignée, grands liseurs de classiques, façonnés à l'enseignement, écrivent et parlent une langue claire, correcte et parfois assez belle, d'abondance, sans recherche verbale, sans effets oratoires et d'autant mieux persuasive.

Pour retenir l'attention, difficile à capter, de ce public de pairs, venus là pour se retrouver au moins autant que pour entendre, il est indispensable de parler, et de ne pas lire, d'un larynx monotone et sourd, un texte écrit et malaisé à déchiffrer, de ne pas être long. A dire les choses

les plus importantes, il est rare que quinze à vingt minutes ne suffisent pas ; et qui s'attarde à la tribune, une demi-heure passée, verra son auditoire manifester discrètement sa lassitude. Il faut encore ne pas donner l'impression de faire un cours, comme pour des élèves. A cette triple condition, si vous parlez d'une voix assez claire pour avoir raison des plus mauvaises acoustiques, vous garderez l'attention d'une moitié de l'assistance. C'est le mieux qu'on puisse espérer — à moins qu'il ne s'agisse d'un grand débat contradictoire et d'intérêt très général.

Que si, long et diffus, vous lisez d'une voix hésitante ou d'un air trop résigné, si l'objet de votre discours est trop particulier, fussiez-vous une grande gloire de la clinique, de la biologie, des sciences physiques, c'est en vain que le président frappera le bureau de chêne de son coupe-papier ; c'est en vain que discrètement ou fermement il agitera sa sonnette (1) : il ne vous obtiendra qu'un très

(1) Combien différentes des nôtres, les sociétés médicales allemandes ! J'ai assisté à Berlin à une séance de la Société de médecine que présidait le grand Virchow. Point de bavardage dans la salle : un silence discipliné. Le président n'avait jamais à s'occuper de l'auditoire, mais seulement de l'orateur, à qui il transmettait ses ordres, en jouant d'un petit clavier de cinq à six boutons à portée de sa main ; selon qu'il pressait sur l'un ou sur l'autre, le médecin qui occupait la tribune voyait son pupitre s'illuminer de recommandations pressantes : « Vous ne parlez pas assez haut ! Articulez plus distinctement ! Soyez plus bref ! Concluez et laissez la parole à l'orateur suivant ! » Nous sommes beaucoup moins impératifs en France.

En cette même année (1898), à la Société de médecine interne, j'ai vu le professeur von Leyden arriver en retard ; pressé de rentrer chez lui, il s'est tranquillement substitué à celui de ses collègues qui parlait ; après quoi, sa communication achevée, il s'en alla sans prendre le temps de s'excuser. Nul n'eût osé

bref moment de silence; après quoi, vous n'aurez, pour vous encourager, que l'attitude invariablement bienveillante et courtoise de quelques vieillards vénérables, retirés de la vie active, toujours avides de s'instruire et que l'on voit au premier rang, rabattant du creux de la main la conque d'une oreille un peu assourdie par les ans.

On a tant de choses à se dire, le mardi, quand on se retrouve ! Il nous est si commode de nous asseoir près d'un ami, d'échanger des propos sur nos travaux en cours, la situation monétaire, les chances des divers candidats au fauteuil que l'on vient de déclarer vacant ! Il y a bien la salle des pas-perdus, tout ornée de tableaux, de portraits et de bustes, dont quelques-uns fort beaux. On y a de bonnes banquettes rembourrées; il y fait frais l'été; on y a chaud l'hiver; mais la causerie n'y a pas cet attrait du fruit défendu, à quoi les enfants et les femmes ne sont pas seuls sensibles.

On écoute assurément mieux à la Société de biologie, entre toutes illustre, à la Médicale des hôpitaux, à la Société de chirurgie, à la Société des chirurgiens, à la Société de médecine, à chacune des vingt sociétés d'arrondissement de Paris, aux réunions des spécialistes, qui sont en nombre (à eux seuls, les aliénistes en ont trois, sans compter la neurologique et la Société de médecine légale dont ils ne peuvent guère se désintéresser). Partout on est admis à l'élection; partout il faut offrir des garanties de bon savoir et de tenue professionnelle. On a vu, pour quelques « observations » lourdement mensongères, expulser d'un de ces groupements un membre par trop dénué de scrupules.

ne pas céder avec empressement son tour de parole au médecin de l'Empereur. Cela non plus n'est pas dans nos façons.

Si, de toutes nos compagnies savantes, l'Académie n'est pas la plus sagement attentive, elle est de beaucoup la plus haute et la plus recherchée, car l'honneur suprême est d'en être. Un peu moins forte numériquement, — cent membres titulaires et dix associés libres (1), — elle serait depuis longtemps une classe de l'Institut. Constituée de médecins, de chirurgiens, d'accoucheurs, d'hygiénistes, de physiciens, de chimistes, de naturalistes, de très savants vétérinaires, de professeurs à l'École de pharmacie. Elle est société savante pour entendre des communications et des lectures (2), pour enregistrer les progrès de l'art médical, tandis qu'elle partage avec le Conseil d'hygiène la responsabilité des conseils au gouvernement pour la défense de la santé publique.

Depuis 1921, l'Académie a renoncé à la parure d'un secrétaire perpétuel, avec l'espoir de ne point voir vieillir et peut-être déchoir un peu celui qui la maintient dans l'essentiel de la tradition, l'animateur en même temps et le modérateur de son activité.

Le secrétaire général est choisi, comme dans toutes les Académies, parmi les maîtres de grande notoriété : il lui faut le savoir, un savoir étendu; il doit appartenir à l'une des sections les plus nombreuses — presque toujours celle

(1) La section des associés libres, où siégea Littré, où siégea le grand Pasteur, comprend en ce moment même le Dr Roux, Mme Curie, M. Georges Clemenceau, académicien malgré lui ; un ministre de l'Hygiène, M. Paul Strauss; un statuaire, professeur d'anatomie à l'école des Beaux-Arts, M. Paul Richer ; un psychologue professeur en Sorbonne, etc...

(2) A la fin de séances, tous les médecins peuvent être admis à faire une lecture, à condition qu'il s'agisse d'un travail sérieux, accepté, après examen, par le Conseil de l'Académie.

de médecine ; il lui faut de l'activité, des loisirs, du bon sens, une jolie culture générale, le talent oratoire. Le *vir bonus* du vieux Caton. Sauf de rares exceptions, c'est lui qui prononce, au cours de la séance publique annuelle, l'éloge d'un grand mort. Pour cette solennité, les membres du bureau revêtent l'uniforme : habit brodé de palmes violettes où serpente un peu d'or, le pantalon à bande brodée, bicorne et petite épée de parade.

De 1901 à 1913, Jaccoud s'acquitta de la tâche avec une noble élégance. Mince et droit dans l'habit boutonné, les cheveux drus encore, dressés en brosse, la barbe grise taillée en pointe, il récitait par cœur, sans se tromper d'une virgule, une oraison funèbre bien ordonnée, conforme aux règles établies, sans profondeur psychologique, un peu factice et froide, que soulignaient, de gestes soigneusement étudiés, ses maigres mains gantées de blanc. A tout près de quatre-vingts ans, il nous émerveillait par l'impeccabilité de sa mémoire, bien plutôt qu'il ne nous charmait par la langue ou par les idées.

Debove, qui lui succéda, ne lui ressemblait guère. Délicieusement intelligent, capable d'idées générales et de vues pénétrantes, parfaitement sceptique, spirituel, doucement ironique, grand amateur d'anecdotes gaillardes qu'il contait délicatement, bienveillant sans aveuglement, aimable sans bonté profonde, professeur indolent (1), mais

(1) Il avait été, au lycée, élève médiocre. A la fin de ses études, sa mère consulta le proviseur touchant le choix d'une carrière. « Que pensez-vous de la médecine ? » dit-elle. Et le proviseur de répondre : « Pourquoi pas, autant la médecine qu'autre chose ; bien sûr, il n'aura pas l'ambition d'être professeur à la Faculté ! » Or, Debove a été sans peine professeur, doyen de la Faculté et secrétaire perpétuel de l'Académie.

qui savait bien s'entourer, causeur plein de coquetterie et qui quêtait l'approbation, artiste et plein de goût, en même temps sobre et gourmet, donneur de fins repas qu'il surveillait lui-même et de grands vins choisis avec un soin jaloux, il enseignait de façon séduisante et légère, laissant à ses subordonnés le sérieux devoir de s'appesantir et de donner des précisions. Son éloquence académique, en petites phrases un peu raides, — Voltaire était son Dieu, — bien dépouillée de romantisme, de lyrisme et d'émotion, ne fut jamais banale. Seulement, quand il célébrait un Pasteur ou un Marcellin Berthelot, ses inclinations l'amenaient à les dessiner d'un trait sec et à voir ces géants plus petits que nature.

Quant à celui qui tient à présent ce haut poste de secrétaire général, sa voix un peu pâteuse et sourde est, je crois bien, son seul défaut. Il est précis et chaleureux. Il parle une fort bonne langue; sa phrase, bien construite, s'élève et plane quand il faut. Je sais une page de lui qui vaudrait bien l'anthologie : le jour du centenaire de Pasteur à l'Institut de la rue Dutot, devant les gloires assemblées de la France et de l'étranger, il a lu, pour l'Académie, trente lignes, « faites de main d'ouvrier », écrites de « ce style grave, sérieux, scrupuleux, qui va fort loin », comme dit La Bruyère. C'était une manière d'amende, honorable, probe et fière, pour toutes les sottes objections purement doctrinales, qu'opposèrent jadis, aux impeccables expériences du grand homme, certains membres de la Compagnie, vieux adversaires de toute nouveauté. Rien ne fut dit avec plus de justesse ni plus d'élévation. Petit chef-d'œuvre, en vérité.

Évocations. — Au cours des dernières années du XIXe et des dix premières du siècle présent, le régal, à l'Aca-

démie, ce fut d'entendre Dieulafoy. Figurait-il à l'ordre du jour, la salle s'emplissait; et les plus bavards de se taire dès que son pas rapide le conduisait à la tribune. Il n'était pas tout jeune lorsque je l'ai connu : grand, mince encore, d'une élégance désuète dans sa redingote invariablement boutonnée, l'air martial et la taille cambrée, — à l'hôpital, on l'appelait le colonel, — il portait haut la tête, qui longtemps fut charmante. Vers 1867, l'impératrice, visitant, au cours d'une épidémie d'angine couenneuse, l'hôpital qui portait son nom, voulut embrasser un des internes si vaillamment et si simplement dévoués aux petits diphtériques : ce fut Dieulafoy, le plus coquet, qu'on offrit au baiser auguste....

Maintenant qu'il avait vieilli, le mensonge des cheveux trop noirs contrastait durement avec les poches des paupières, les bajoues un peu lourdes et le teint congestif. Mais l'œil restait admirablement vif, mobile, impérieux, exprimant à merveille le parfait éveil de l'esprit. Toulousain, manifestement né pour bien dire et, presque pour ténoriser, il lui arrivait de passer les bornes du bon goût, soit qu'il énumérât, la voix vibrante, une série de températures fébriles en ascension progressive, soit qu'il peignît tragiquement les accalmies traîtresses de l'appendicite, ou le drame du *vomito negro*. Il abusait un peu des jeux de physionomie, du roulement des yeux, du rejet de la tête que soulignait le doigt levé du magister; son style n'allait pas très haut. Mais il avait une aisance verbale, un chaleureux flux de paroles, de puissants raccourcis, d'inoubliables démonstrations cliniques, un beau pouvoir sur son public. Vulgarisateur admirable. Quelque chose de plus, pourtant. Il avait bien compris ne pas pouvoir se contenter toujours de l'imitation des leçons de Trousseau, ni de

la rédaction, tous les deux ans remise à neuf, du *Manuel* partout répandu par le monde; et il avait su s'entourer de jeunes hommes heureusement choisis, dont il s'assimilait les précisions, qui lui renouvelaient sans cesse son savoir, et qu'il encourageait, qu'il défendait, dont il assurait la carrière. Bien qu'il n'ait pas été proprement chef d'école, il a eu pour élèves les plus grands maîtres d'à présent, fidèles à son souvenir, car il leur fut bon maître; et sa figure restera non parmi les plus grandes, mais bien parmi les plus vivantes de son temps.

Mais il n'est pas le seul à se faire écouter. Le genre le plus opposé requiert au moins autant l'attention silencieuse. *Optime* (1) en est le modèle achevé. Celui-là est un créateur, le plus grand survivant parmi ceux qui collaborèrent directement à la rénovation, à la révolution pastorienne; il a vraiment contribué à la raréfaction des souffrances des hommes. Il parle une langue admirable, celle-là même qui s'adapte à la pensée scientifique : simplicité parfaite, lucidité tranquille, enchaînement de la démonstration, souveraineté du bon sens, droiture avec cet esprit délié qui connaît bien son auditoire, tient compte de ses habitudes, prévoit les objections et, par avance, les résout. Point d'effet, point de geste; une voix voilée de fatigue et distincte, pourtant, à peine nuancée et sans monotonie, la voix même de la raison.

Or, ce jour-là, — voilà bien des années, — Optime, avec son collaborateur *Prudent*, plein de sagacité, viennent de faire connaître le résultat de leurs recherches sur le traitement préventif d'une des plus redoutables

(1) Optime est un nom propre, et non pas un adverbe : ne prononcez pas *optimé*.

maladies transmissibles. Expériences cent fois refaites sur de petits et de grands animaux, essais, maintenant légitimes, chez l'homme sont également concluants. C'est une grande découverte, qui sauvera des vies humaines, chaque jour; en cas de guerre, elle en préserverait des centaines de mille. Les applaudissements éclatent : ils redoublent quand le président se lève pour quelques mots de félicitation émue. A la tribune qui leur est réservée, les journalistes de presse médicale ou de grands quotidiens prennent fébrilement des notes; les plus hardis s'en vont guetter à la sortie *Optime* et son ami *Prudent*, dans l'espoir de cueillir, pour leur article de demain, quelque note supplémentaire. Le débat paraît clos.... Mais voilà que *Sosthène* demande à répliquer. *Sosthène*, c'est le pauvre,

Oui, le pauvre d'esprit. Pour entrer aux Académies, le mérite est la règle : on a vu des exceptions. Tous les cent ans, à la faveur de circonstances rares, un esprit borné devient l'égal des maîtres, et c'est ici Sosthène qui tient l'emploi. Neveu d'un maître entre tous vénéré. beau-frère d'un chimiste illustre, influent même auprès des grands, — ces deux parents quêtèrent des suffrages pour lui, — il avait bien aussi, pour parvenir, quelques qualités personnelles : une mémoire capable de réciter le poids de tous les os, la longueur moyenne de tous les muscles, de citer mille noms d'étrangers avec la date de leurs travaux; et le goût du travail, une brouillonne activité, qui mettrait le désordre jusque dans la mathématique et mêlait tout comme à plaisir. Plus, un défaut de jugement qui passe l'espérance; il n'a jamais manqué de s'engager dans une de ces impasses d'où l'on ne peut sortir qu'à reculons; toute cause perdue d'avance, il la choisit pour la plaider, et, quand il plaide, quel pathos! Spécialisé aux maladies du cœur,

qu'a-t-il à dire, alors qu'on parle bactériologie? Mais, quand paraît quoi que ce soit de grand, son incroyable orgueil le pousse à s'affronter avec l'inventeur de génie, pour émettre des doutes ou dire le contraire.

Comme il s'étonne de donner à sourire! Parce qu'il saute brusquement dans l'autre plateau de la balance et qu'un instant il en fait osciller le fléau, *Sosthène* croit s'égaler à celui qu'il combat, l'un disant oui, et l'autre non. Il ne voit pas qu'une négation improvisée ne peut être l'équivalent de cinq ans de recherches, scrupuleusement contrôlées par les méthodes les plus sûres. Et, sans doute, Michel Peter faisait de même, alors qu'il combattait, avec des mots, les faits d'expérience apportés par Pasteur... mais Peter avait de l'esprit.

Élections. — Candidats à l'Académie, ne comptez guère y être élus du premier coup. Il vous faut quelque patience. Vous avez devant vous cent visites à faire : tous les quartiers du grand Paris, sans compter les lointains de l'École d'Alfort. Vous ferez les cent pas à l'École de pharmacie, parmi d'âcres senteurs, en contemplant les peintures murales d'Albert Besnard, au seuil des amphithéâtres de dissection et des laboratoires de la Faculté, dans le jardin de l'Institut Pasteur; et l'attente sera plus longue chez les médecins occupés. Voici le salon de *Sulpice*, qui siège à l'Académie depuis 1880; amusez-vous du mobilier second Empire, palissandre et velours grenat, du guéridon de même bois, qui porte, reliée, l'*Illustration* de 1875, des gravures d'après Protais, encadrées de poirier noirci; mais vous ne sourirez pas du vieux maître, dignité simple, urbanité parfaite.

Chez *Euloge*, qui fit construire à son gré son hôtel, vous aurez le temps d'admirer les portes en glaces aux

cadres de bronze doré, copiées à Versailles et, suspendus aux murs, une demi-douzaine de Corot de France et d'Italie.

Nous voilà dans la belle demeure de *Patrice*. Pour peu que vous ayez quelques connaissances en art, admirez une collection de dessins du XVIIIe, à faire envie au Louvre, en vérité. Quand il viendra vous introduire dans son cabinet de travail, tâchez de lui parler en connaisseur de ces rares merveilles : le respect et l'admiration où elles vous plongent, voilà la meilleure entrée en matière, avant de lui demander son suffrage : vous parlerez ensuite de vos titres scientifiques, où il n'est pas moins connaisseur.

Chez *Apollon*, ce sont les Tanagra de sa belle vitrine qu'il conviendra de ne pas laisser inaperçus, et, s'il en est de faux, ne le lui dites pas ! Tandis que chez *Ignace*, qui n'est sur aucun point réactionnaire, tâchez de vous extasier de votre mieux sur les peintures néo-cubistes et les meubles à l'avenant.

Gardez-vous des illusions : à moins d'être conçue en termes très particuliers, une promesse académique ne peut donner la certitude. Nombre de ces messieurs voudraient bien donner leur suffrage à celui qui sera élu ; alors qu'on les croit décidés, ils tâtonnent encore. Pour la plupart, il n'y a pas engagement d'honneur, mais bien plutôt peur de vous chagriner, gros ennui de vous renvoyer sans avoir vu votre visage épanoui d'heureux contentement. Ce n'est point là déloyauté.

Sans complaisance pour vous-même, faites le compte de vos voix. Sur la liste des membres, ne pointez que les noms de ceux qui auront employé la formule catégorique : « Vous pouvez dire à tout le monde que vous avez ma voix et mon appui ; d'ailleurs, on le verra. »

Pantophobe, la bonté, la faiblesse même, a dit exactement cette phrase à *Modeste*, et il était sincère en la disant ; en fin de compte, il a fait ardente campagne pour *Fructueux*, dont l'orgueil est immense et qui sait exiger.

Que si l'on vous dit seulement : « Vos travaux sont de premier ordre, vous m'êtes infiniment sympathique, nul ne désire plus que moi vous avoir pour confrère », rayez impitoyablement : ce ne sont là que politesses. La veille du grand jour, biffez dix voix encore, et vous aurez la vérité.

Basile, qui mourut voilà trente-cinq ans, se plaisait aux sentiers obliques. Vous sonniez à sa porte au moment qu'en sortait votre compétiteur Rolland, et Rolland de vous dire : « Inutile d'entrer : *Basile* m'a promis sa voix formellement ». Dix minutes plus tard, d'un air de confidence, *Basile* vous affirmait : « C'est vous mon candidat », et, si vous lui nommiez Rolland : « Celui-là, jamais de la vie. » Le jour du vote, *Basile* était assis près d'un de vos défenseurs, lequel le conjurait de se rallier à votre candidature. *Basile* disait oui, inscrivait en gros caractères votre nom sur le bulletin ; mais il l'escamotait et prenait dans sa poche un autre bulletin, tout préparé, qu'il déposait dans l'urne. Et jamais nul n'a su ce qu'était son suffrage.

Petites verrues imperceptibles sur un visage auguste. L'Académie de médecine est une très noble personne. Pour la plupart, les hommes qui sont là ont apporté leur pierre, petite ou grande, à notre édifice de gloire ; par tous pays, les plus grands savants sollicitent l'honneur d'en être les correspondants et les associés. La tribune de la rue des Saints-Pères et, plus tard, de la rue Bonaparte, a entendu l'annonce, sans fracas, de grandes découvertes. C'est là que la Faculté, la rue Dutot, l'avenue de l'Observatoire, Alfort, le Muséum, le Collège de France, envoient leurs

maîtres les plus illustres. C'est là que Pasteur s'est héroïquement, furieusement débattu contre les objections de la routine, là qu'il a fait aux hommes, dans le domaine du physique, le plus magnifique présent qu'ils aient jamais reçu.

Au talent près, les maîtres qui sont là ont les vertus, les qualités, les défauts et les passions du reste des humains. Pourtant, sans qu'ils y songent expressément, un même idéal les conduit. Quoi qu'ils fassent, dans leur chaire, leur laboratoire, leur service d'hôpital, leur cabinet, en roulant en automobile et parfois jusque dans leurs rêves, ils travaillent tous plus ou moins à la raréfaction de la souffrance, « à rendre communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques icy », comme disait René Descartes.



CHAPITRE IV

LA FACULTÉ

LA Faculté de médecine de Paris est une grande dame, et, l'on peut dire, une nouvelle pauvre. Elle possède des trésors d'art qui lui viennent de loin, d'admirables tapisseries qu'on ne peut voir que chez elle et au Louvre, quelques beaux bustes et quelques bons portraits; un palais vaste, dispersé, et d'ailleurs assez incommode. Sa bibliothèque — qui appartient en propre à l'Université — aligne en ces rayons trois cent mille volumes (1), mais les crédits lui manquent à ce point qu'elle n'a pu, depuis la guerre, compléter ou réassortir certaines collections de revues étrangères indispensables aux chercheurs. Bien des produits chimiques, nécessaires aux préparations anatomiques et aux manipulations expérimentales, coûtent présentement si cher qu'elle a grand'peine à en acquérir la quantité qu'il en faudrait pour ses « travaux pratiques ». Ses laboratoires ne sont plus assez vastes ni assez richement outillés. Ses professeurs ne sont point grassement payés; quant à ses collaborateurs modestes, assistants, préparateurs, qui ne font point de clientèle, il leur faut bien se contenter d'appointements absurdement modiques, si bien que leur recrutement ne pourra vraisemblablement se faire désormais qu'à très grand'peine.

(1) Elle ne le cède en richesse qu'à l'admirable *Medical Library* de Washington.

Sous le règne de tel de ses doyens, qui eut le goût du faste, elle a quelque peu gaspillé ses deniers, notamment pour édifier certain musée d'histoire de la médecine, qui n'était pas indispensable et qui demeurera, sans doute, inachevé.

L'État de France est pauvre. Le grand public ne connaît guère notre maison d'enseignement. Des gens riches font à la Sorbonne des présents magnifiques ou des legs opulents; mais on oublie l'École de médecine, déjà dotée d'un gros budget. On se représente assez mal ce que ne peut pas ne pas coûter la formidable complexité de ses services, ses cours théoriques, ses cliniques, son école pratique, ses laboratoires de recherches et d'instruction, l'Institut du cancer que l'on installe à Villejuif, les Instituts de médecine coloniale, d'hygiène, de médecine légale, ses nouveaux services d'enseignement radiologique et électrologique, son école de puériculture de fondation franco-américaine, chacun de ces instituts décernant des diplômes et ouvrant des carrières. Et je m'en voudrais d'oublier son bureau de renseignements organisé par l'*Association pour le développement des relations médicales de la France avec les pays étrangers*. On y trouve à toute heure une petite directrice, obligeante, courtoise et toujours au courant de tout, prête à diriger, d'où qu'il vienne, le visiteur vers le service qu'il lui importe de connaître. Progrès bien précieux : nous avons fait longtemps assez pauvre figure de xénophobes, alors que les Universités allemandes ouvraient si largement leurs portes. Oui, jadis, notre Faculté trouvait digne de s'isoler dans son orgueil. Merveilleusement rajeunie, elle a perdu sa morgue de vieille douairière, et fait très souriant accueil à tous les groupements médicaux, scientifiques ou professionnels, donne l'hospitalité aux congrès, aux assem-

blées générales des associations et des syndicats. Elle ouvre même libéralement ses salles et ses galeries aux concerts, aux représentations théâtrales et aux ventes de charité, quand il s'agit de bonnes œuvres, telles que l'*Appui maternel*, le *Vestiaire des hôpitaux* ou la *Maison du médecin*.



L'enseignement proprement dit, cent personnes l'assurent : quarante-trois professeurs titulaires — dont vingt-cinq professeurs de clinique, enseignant au lit du malade et donnant aux élèves cette habitude quotidienne de la pratique médicale qu'aucun autre pays ne connaît comme nous. Deux professeurs sans chaire ont reçu le titulariat pour services exceptionnels : l'un d'eux est le Dr Rouvière, dont il faut dire qu'il a renouvelé et revivifié, de main de maître, l'enseignement fondamental de l'anatomie descriptive et de l'anatomie des régions.

Cinquante professeurs agrégés en exercice, et cinq chargés de cours; une petite armée de chefs de travaux, de chefs de laboratoire, de chefs de clinique, de prosecteurs, d'aides d'anatomie et de préparateurs, sans compter tous ces jeunes gens, assistants volontaires, pour la plupart anciens internes, qui très activement, dans les services de clinique, contribuent à l'initiation des débutants.

Même s'il n'appartient pas à la Faculté de médecine, tout médecin, tout chirurgien des hôpitaux, pour peu qu'il en témoigne le désir, reçoit tous les matins dans son service un groupe de jeunes stagiaires, ce qui lui confère le droit de faire partie des jurys d'examens cliniques. Voilà

plus de cent services hospitaliers où le carabin de vingt ans peut s'exercer, chaque jour que Dieu fait, et dans toutes les spécialités, à la précision du diagnostic et à la sûreté du traitement. Et, certes, cela n'est point trop : cette année-ci, la Faculté de médecine a dû inscrire plus de six cents étudiants nouveaux, nationaux ou étrangers. La profession n'est pas de celles qu'on délaisse.

Disons encore qu'une ou deux fois par an, dans toutes les cliniques de la Faculté, et dans les laboratoires de physique, de thérapeutique, d'histologie, de bactériologie, d'anatomie pathologique, de parasitologie, se font des cours complémentaires, de revision et de perfectionnement, dirigés par le professeur et confiés à des agrégés, aux maîtres de la Faculté des sciences, aux maîtres de l'Institut Pasteur, à des professeurs de province, à des spécialistes de bon renom.

Aussi bien peut-on dire qu'elle est vaste, substantielle et diverse à souhait, la pâture intellectuelle que notre Faculté offre aux étudiants et aux médecins, français ou étrangers, soucieux de s'instruire et de remettre à neuf, de temps à autre, leur culture.



Et voici nos tristes musées, aux vitrines garnies de pièces anatomiques, instructives pour l'homme du métier et, çà et là, pour le profane, conseillères de sagesse, quand elles permettent de voir de près et presque de toucher du doigt les dégâts de l'alcoolisme et ces maux redoutables qui se parent du nom d'une aimable divinité.

Voici la plus complète collection de parasitologie qui soit au monde ; le musée Orfila, magnifique et vieillot, puis, au rez-de-chaussée de la vieille chapelle des Cordeliers, le musée Dupuytren, rajeuni par les soins du professeur Gustave Roussy, maître actuel de l'anatomie pathologique.

Voici encore l'incomparable collection iconographique dessinée par Farabeuf, pour la médecine opératoire. Et puis, les musées spéciaux, d'ailleurs fort riches, de Baudelocque, de la Salpêtrière, de Necker, de Saint-Louis.



Quant aux richesses artistiques de la Faculté de Paris, parcourez, pour vous en faire une idée, le grand bel ouvrage où Noé Legrand (1), bibliothécaire à l'Université de Paris, a reproduit photographiquement et très savamment commenté les collections de portraits, de tableaux et de tapisseries. Ou, plutôt, venez visiter les splendeurs de la maison. Voici d'abord, au rez-de-chaussée, dans le vestiaire des professeurs, de précieuses banquettes en tapisserie Louis XIV et Louis XVI, et deux Gobelins qui paraissent sortis hier des ateliers : la *Mort de Duguesclin* (Cozette 1771, Brenet 1777) et la *Mort d'Etienne Marcel* (1783).

Quant aux tapisseries de la salle du Conseil, ce sont,

(1) *Les collections artistiques de la Faculté de médecine de Paris*, grand in-4° de 338 pages, avec figures, publié par les soins du doyen Landouzy, chez Masson, édit., 1911.

s'il vous plaît, les *Éléments*, commandés par Colbert en 1664, à la gloire de Louis XIV, et tissés d'après les cartons de Lebrun, de laine et de soie rehaussées d'or. Je ne crois pas qu'il en existe en France de plus belles.

Saluons en passant le *Jean Hamon* de Philippe de Champaigne, le *Guy Patin* d'Antoine Masson, le *Raymond Finot* de Jouvenet, le *Fagon* et le *La Peyronnie* d'Hyacinthe Rigaud, le *Pourfour du Petit* par Restout, le *De l'Epine* de Nattier, le *De Lassone* de Duplessis, le *Marjolin* d'Ary Scheffer ; le *Claude Cartier*, le *Nicolas Pujos*, le *Mareschal*, sans signature.

Pour la sculpture, le *Jean Astruc* de Bocciardi, l'admirable *Ferrein* de Pigalle, le *La Peyronnie* et le *La Martinière* de J.-B. Lemoine ; l'*Ambroise Paré*, le *Bichat*, l'*Augustin Béclard* de David d'Angers, le *Broussais* d'auteur inconnu, le *Trousseau* de Dechaume, le *Depaul* de Bartholomé, le *Peter* de Denys Puech et le *Parrot* de Paul Dubois.



Cette très respectable personne qu'est la Faculté de médecine de Paris, je l'ai vue insultée un jour, de cruelle et folle manière. Il s'agissait alors d'obtenir, grâce à un mouvement très vif d'opinion, la suppression du concours pour l'agrégation, où l'on disait que le « favoritisme » est tout et le mérite pas grand'chose, ou bien encore que ses épreuves ne servent à récompenser que l'érudition livresque, la richesse mnésique, au détriment du seul

mérite, de l'intelligence inventive. Des esprits échauffés conduisaient la bataille.

Dans la chaire aux épreuves, un médecin était monté qui, simulant de concourir, délaissait au bout d'un moment la question posée, pour faire, véhémentement, le procès du recrutement des professeurs. Et, comme le président l'invitait à traiter le sujet proposé, ce fut le signal du vacarme. Une poignée d'ambitieux déçus, quelques camelots enrôlés, une centaine d'étudiants prêts à tous les tapages garnissaient les bancs du grand amphithéâtre, d'où partirent des huées furieuses, emmêlées de basses injures. Pendant plus d'une demi-heure, on vit les juges du concours bombardés d'œufs gâtés qui crevaient en éclaboussant le satin cerise des robes magistrales, les croix de la Légion d'honneur et d'honnêtes visages. Le doyen Landouzy donnait à ses collègues l'exemple de la parfaite dignité sous l'insulte. Debout dans le tapage, haussant sa courte taille, jamais il ne parut plus noble qu'en ce jour de laides offenses, ni ne parut plus honorable notre corps enseignant.

Ce concours d'agrégation, que de changements en ces trente années dernières ! C'était jadis un redoutable amas d'épreuves exigeant une culture énorme, de l'éloquence et l'énergie de composer, en quelques jours et quelques nuits, une thèse. Il n'est plus aujourd'hui que l'ombre de lui-même. On devient « agrégeable » pour avoir fait preuve de savoir sans doute et surtout d'esprit de recherche ; les travaux originaux passent au premier plan, tandis que ne comptent à peu près plus pour rien les épreuves de mémoire et d'aisance verbale. Sur la liste constituée, le conseil des professeurs choisit, à la majorité des votants, les agrégés. Est-ce mieux ou plus mal ?

L'avenir le fera connaître. Hier comme aujourd'hui, comme demain sans doute, un esprit médiocre se fera place de-ci de-là. En grande majorité, nos agrégés et nos professeurs titulaires sont gens de haut mérite, instruits, chercheurs, honorables vraiment, aptes à capter un auditoire par leur talent et à entraîner au travail. A de rares exceptions près, les plus habiles et les plus savants d'entre nous sont là. Et tant mieux, après tout, si l'école française consacre moins de temps à préparer des concours et incline un peu plus ses forces à faire progresser une science dont l'importance sociale ne cesse de grandir.

Au cours de son dernier ouvrage, le poète illustre des abeilles et des termites (1) écrit excellemment : « Au fond, toutes nos inventions ne naissent que de la nécessité de seconder notre faiblesse et de secourir des infirmités. Dans un monde où tous se porteraient bien, où il n'y aurait jamais eu de malades, on ne trouverait aucune trace d'une science qui, chez nous, a pris le pas sur la plupart des autres, je veux dire la médecine et la chirurgie. »

(1) Maurice Mæterlinck, *La vie des termites*, p. 179 de l'édition originale. Eugène Fasquelle, éditeur, 1926.



CHAPITRE V

A L'HOPITAL

POUR nous, en France, l'hôpital, voilà le lieu même de la vie médicale. Bien plus encore que dans les bibliothèques ou aux cours de la Faculté, c'est là que nous apprenons à connaître la maladie, à différencier chacune d'elles et à comprendre sa nature pour essayer de la combattre par des moyens appropriés. Chefs de service, assistants ou chefs de clinique, internes, externes, élèves stagiaires ou bénévoles, chefs de laboratoire y passent tous les jours presque toute la matinée. C'est là que nous nous entraînons, et non pas seulement à l'examen au lit du malade, mais encore aux recherches de chimie biologique ou de bactériologie, aux vérifications anatomiques.

A neuf heures, voici le chef. Son auto vient de le déposer dans la cour d'entrée; au vestiaire, où il revêt la blouse et le tablier blancs, son interne vient l'accueillir. Et le voilà dans le service où il est maître, salle des hommes, salle des femmes, quatre-vingts lits et plus de vingt brancards supplémentaires qui, durant la saison des grippes et des rhumes, encombrent la grande allée centrale.

Ces maîtres de nos hôpitaux, comme ils diffèrent les uns des autres !

Petit, voûté, presque bossu, par l'habitude contractée de s'être penché sur ses livres, sur ses malades et sur son microscope, *Fulbert*, arrivé de bonne heure, ne quittera point l'hôpital avant midi passé; et, trois fois la semaine,

il y reviendra vers trois heures, travailler au laboratoire. Rien d'autre ne compte pour lui, et il ne voit, en ville, de malades que tout juste ce qu'il en faut pour payer sa nourriture austère, sa garde-robe toute simple et le loyer modeste de son appartement, rue Monsieur-le-Prince. Point d'ascenseur et point de chauffage central, mais un grand atelier tout revêtu de livres, et le microscope installé devant la grande baie vitrée, lumineuse de tout le jour fourni par la rue Dupuytren. *Fulbert* se sent heureux parmi ses malades de Lariboisière qu'il soigne méticuleusement, religieusement ; mais il ne s'épanouit qu'à l'amphithéâtre et, comme on dit, *chez Morgagni* (1). En compagnie du garçon d'autopsies, — alcoolique et merveilleusement habile en son métier, — il y passe des heures à interroger, afin que les vivants en tirent quelque bien, la mort révélatrice. Est-il donc, même au cloître, plus austère existence ?... Jusqu'à l'âge de cinquante ans, une fois par semaine, la nuit tombée, *Fulbert* se permettait une « petite fugue hygiénique ». Mais à présent, le soir venu, tout son loisir il le consacre à la vieille mère en bonnet, d'ailleurs fine et fort cultivée, dont il enchante la veillée en lui lisant et relisant les classiques français.

Ludovic, qui habite un bel hôtel au parc Monceau, fait brièvement son service à Beaujon, pressé de visiter sa clientèle de grand luxe, pressé aussi, dit-on, d'aller passer un doux moment aux pieds de la comédienne illustre qui s'est éprise de son charme. Dans les salles,

(1) Giovanni-Battista Morgagni, né à Foli en 1682, mort en 1771 à Padoue, où il enseignait l'anatomie normale et la science des lésions anatomiques, dont il fut le plus illustre fondateur. On a coutume de donner son nom aux salles d'autopsie.

il va, rapide, écoutant, d'une oreille moins distraite qu'on ne pourrait croire, les précisions données par son interne sur les malades entrés d'hier, ou consultant sa montre, alors qu'un externe s'attarde à lire une « observation » d'intérêt languissant. Mais il a sa coquetterie et, là comme ailleurs, il veut plaire. Le voilà maintenant qui s'arrête devant un lit, interroge le patient d'une vivacité charmante, l'ausculte promptement, l'enveloppe d'un coup d'œil de fin connaisseur ; et *Ludovic* vous fait, en un quart d'heure, une étourdissante leçon, assurément point très profonde, mais saisissante pour le débutant et, même pour les vieux routiers, jolie, grâce à quelque idée ingénieuse, au bonheur des expressions, à la séduction d'une voix modulée... Le voilà regagnant sa voiture, satisfait de pouvoir se dire qu'aux critiques habituelles sur sa légèreté, se mêleront nécessairement des louanges à son aimable virtuosité.



Ce corps puissant, cette marche alourdie, cette jambe pesante, ce grand front dénudé, ce visage haut en couleur, ces moustaches tombantes qui vont se perdre dans une barbe grise clairsemée, ce regard pénétrant, cette parole à la fois abondante et paisible, c'est *Antoine Constant*, que vient d'atteindre la limite d'âge et qui vient de quitter son service de Lariboisière, regretté jusqu'aux larmes. C'est l'homme à l'examen rapide, au bon sens droit et clair qui oriente et mène promptement au sûr diagnostic, à la sage thérapeutique. Ces qualités lui ont valu l'une

des deux ou trois grandes clientèles de Paris. L'ami parfaitement inébranlable, fidèle comme un roc; par ailleurs, l'homme de Paris qui sait le mieux les potins de la ville. Insomnique, il lit, sans fatigue, les deux tiers de la nuit, et nul ne connaît mieux la littérature contemporaine. Il boite, ai-je dit tout à l'heure. Et voici cette simple histoire. Surmenage pendant la guerre : gros service à Lariboisière; autre service très absorbant au Val-de-Grâce, celui des contagieux. Et puis, l'inguérissable plaie morale : un charmant fils tué à l'ennemi. A l'armistice, l'épidémie de grippe. Redoublement de surmenage. Manifestement épuisé, souffrant de cruelles douleurs, *Antoine Constant* continue à monter des étages pour soigner ses clients, et les fils de confrères que le mal n'a pas épargnés. Alors, une artérite oblitérante commande l'amputation des doigts, du pied, puis de la cuisse. La chirurgie le sauve : sur ce lit où il a bien failli passer, son ami Clemenceau lui fait porter la croix de commandeur. Et depuis, plus tranquille, plus vaillant que jamais, *Antoine Constant* a repris sa vie qui ne connaît pas le repos, sa noble vie laborieuse et dévouée de médecin qui sera médecin jusqu'à sa dernière heure.

Nos générations, celles qui ont les tempes blanches, n'ont pas connu les magnifiques hôpitaux d'à présent, qu'on peut montrer sans honte aux étrangers (1). Nos vieilles

(1) Je crois bien que n'existe nulle part de service hospitalier plus moderne, mieux conforme aux exigences de l'hygiène, ni, surtout, mieux organisé pour l'enseignement, que le service du professeur Fernand Widal à l'hôpital Cochin. On y trouve, ingénieusement distribué, tout ce que la chimie, la physique, la physiologie expérimentale, la bactériologie peuvent apporter de précisions complémentaires à la clinique médicale. Et tout y trouve place : le rudiment, qu'enseignent des assistants fort

maisons de jadis, portant des noms de saints, des noms vieillots de bienfaiteurs du XVIIIe siècle ou des appellations traditionnelles, l'ancienne Pitié de la rue Lacépède, la Salpêtrière, le Cochin du curé Cochin, l'hôpital du Midi qu'on appelle à présent Ricord, Necker, Laënnec, la Charité, Beaujon, Saint-Antoine, Saint-Louis, le majestueux Val-de-Grâce d'Anne d'Autriche, avec leurs salles désuètes, leurs coins de noble architecture, leurs murs encrassés par les siècles, leurs hautes toitures d'ardoises, leurs cours mélancoliques et leurs pavés disjoints et leurs marches usées, comme ils nous attachaient pourtant, et comme, notre internat fini, nous les quittions le cœur gros de regrets !

Lieu de souffrance et d'agonie, empire du tourment des pauvres, — de leur soulagement aussi, — d'où vient ce charme qui nous attache et qui fait revenir quand il est mis à la retraite, le médecin vieilli que nous voyons errer dans les couloirs au voisinage de son ancien service, quémander au laboratoire une place discrète, ou demander la permission de faire, en quelque coin inoccupé, une heure ou deux de consultation gratuite ?...

On vit ici parmi les plaintes, les résignations et les râles. Que de douleurs, que d'enlaidissements ! Nous traversons les salles : voici les ventres hydropiques et les jambes enflées, cet asthmatique qui suffoque, un cardiaque à la face bleue d'asphyxie, le comateux qui dort son effrayant sommeil, le fébricitant qui délire en marmonnant des mots sans suite de ses lèvres fuligineuses, un hémiplégique aphasique et qui pleure son verbe éteint,

distingués, et les recherches transcendantes, que le maître se réserve, ou qu'il confie, sous sa direction constante, à des collaborateurs dont les moindres ont fait leurs preuves.

l'opéré de demain que talonne la peur de ne pas s'éveiller après l'anesthésie, l'opéré d'hier, accablé, et dont l'œil inquiet guette la courbe de sa température. Nous entendons, de la maternité voisine, les longs cris déchirés de la parturiente. Au dernier lit du fond, c'est la charmante fille qui agonise pour avoir voulu se soustraire à la grossesse indésirée. Un peu plus loin, dans la salle d'isolement, c'est la petite poitrinaire, qui n'en a plus que pour une semaine ou deux, et qui va mourir, optimiste, amoureuse, amoureuse de son interne, dont la douceur apitoyée et les soins, pourtant bien hâtifs, l'ont délicieusement ravie. Voyez, quand il approche, comme elle lui sourit, d'un air de se donner !...



La merveilleuse institution française de l'internat, voilà le cœur de la vie d'hôpital. On n'y parvient qu'au prix d'un concours difficile ; et, quatre années durant, l'interne passe, à l'hôpital, la plus grande part de son temps. Le matin, de bonne heure, il examine les « entrants » pour les présenter au patron ; il fait seul la contre-visite à la fin de l'après-midi ; il assure à son tour le service de garde qui le tient à l'attache pendant vingt-quatre heures. Ecole incomparable, incessante leçon de choses, intime collaboration avec les maîtres, entraînement de tous les instants à la pratique des malades et aux études transcendantes.

Avec sa bibliothèque, — il en est de fort riches, — ses murs ornés de caricatures, d'inscriptions parfois fort

drôles et, çà et là, d'assez belles peintures, avec ses repas en commun, la salle de garde est le lieu de détente et de récréation au double sens du mot : salon de bavardage et de querelles amicales, salle de jeu souvent aussi. Par réaction nécessaire à ce milieu hospitalier terriblement austère, il faut à ces internes le rire, les cris et les chants — les refrains dits de corps de garde pâlissent à côté des nôtres, — le plaisir d'inviter quelque jolie fille, de chercher noise à ces messieurs de l'administration. Et tant, pis pour le directeur, s'il n'est pas homme d'esprit et de souple bon sens : il connaîtra les épreuves légendaires que Brissaud et ses camarades infligèrent jadis à certain administrateur, assez sot, de Lariboisière.

Ce Brissaud fut l'un des cerveaux les plus puissants à la fois et les plus délicieux de sa génération. Il est mort prématurément, professeur à la Faculté et membre de l'Académie, après quelques années d'enseignement inoubliable, incarnation même de la science, de l'intelligence, de la gaieté de ce pays.

Quand il était, à vingt-cinq ans, l'interne du dogmatique, du solennel, de l'illustre Bouchard à Lariboisière, il arriva que trois médecins anglais, traversant Paris, demandèrent à être présentés et à entendre une leçon du maître. Bouchard, sujet à la migraine, était en congé ce jour-là.

« Le professeur Bouchard, c'est moi », fit Brissaud bien tranquillement. Poignées de main, stupeur mal dissimulée des Anglais en présence d'un savant si jeune et déjà si notoire. Mais lui, sans leur laisser le temps de réfléchir, se mit à faire, au chevet d'un malade qu'il avait bien examiné la veille, la plus magistrale leçon. La profondeur de son savoir, la lumineuse clarté de sa démons-

tration, la beauté de son éloquence plongèrent les étrangers dans le respect et l'admiration. Sur le palier, ils s'efforçaient d'exprimer ces deux sentiments, quand le faux Bouchard prit congé :

« Excusez-moi, messieurs, je suis un peu pressé !... »

Ce disant, il enfourchait la rampe d'escalier et descendait les deux étages à vertigineuse vitesse, laissant les trois Anglais perdus en conjectures sur ce pays de France où les professeurs sont si jeunes, si savants, si vite célèbres et où ils font si bon marché de la tenue. On prit soin de les détromper, sans quoi ils eussent rapporté dans leur pays l'idée la moins exacte de ce Bouchard, éminent, certes, et vaste esprit méditatif, mais que nous traitions de « pontife », lui, ses lunettes d'or, ses redingotes de clergyman, ses gestes contenus, son verbe compassé et sa voix assourdie.

Ce mélange, à la Brissaud, de grand savoir et de gaminerie extérieure, ce sérieux labeur avec des airs de ne pas y toucher, la pudeur de cacher ses efforts pleins de conscience et le goût de paraître libre de tout grave souci, la profonde bonté pour les malades pauvres, sous des dehors quelque peu rudes, voilà, je crois, d'assez exactes caractéristiques de notre manière française.

L'Angleterre, l'Allemagne, l'Amérique, la Suisse ou la Hollande donneront tant qu'on en voudra des exemplaires selon Bouchard : ils ne donneront rien qui soit comparable à ce charmant Brissaud.

Ayons le juste orgueil de notre école d'internat. A Montpellier, à Lyon, à Bordeaux, à Lille, à Toulouse, elle forme, presque aussi brillamment qu'à Paris, de vrais cliniciens. J'ai vu à l'œuvre des médecins, des chirurgiens de tous pays, et qui avaient mérité le respect pour

l'importance de leurs trouvailles. Pour ce qui est de la sûreté du jugement, de l'habileté à s'orienter à la recherche du diagnostic, pour le maniement des agents thérapeutiques et pour la perfection opératoire, je n'ai pas vu que fussent dépassés les admirables hommes de l'art formés par l'internat des hôpitaux de France.



CHAPITRE VI

PRATICIENS

SIX années d'études coûteuses, — bien davantage pour qui passe l'internat, — les frais d'impression de sa thèse, et le praticien s'installe, cherchant à vivre de son métier, comme il convient.

Il a pu trouver à grand'peine, dans un quartier qui n'est pas celui de ses rêves, un appartement étriqué. Puis il est allé passer une quinzaine de bon repos, pour prendre élan, en province, chez ses parents. Comme il s'apprête à repartir, le père, bon bourgeois de France, économe et qui n'a pas su s'enrichir, lui tient à peu près ce langage :

« J'ai fait, mon fils, un long effort pour te mener où te voilà; je ne peux pas te conduire plus loin. Tu as voulu t'installer à Paris... à toi de te débrouiller maintenant. »

Le débutant commence inévitablement par s'endetter. Il lui faut, sans attendre, un salon convenable : quatre chaises, quatre fauteuils, la table de milieu, un tapis, des rideaux. Il lui faut acheter encore de quoi meubler un cabinet de consultations : la bibliothèque basse où prendront place les livres fatigués, qu'on songera plus tard à relier; la table de poirier noirci, propre et triste, avec la poignée en nickel du tiroir; le fauteuil de bureau, le fauteuil du client, la chaise longue, le meuble gynécologique; un encrier de bronze de bazar à tête d'Hippocrate, quatre photogravures encadrées. Il lui faut acquérir les instruments indispensables, les seringues hypodermiques, un

appareil moderne pour la mesure de la pression sanguine et le thermocautère dont le platine coûte cher. Il souscrit un abonnement à un ou deux journaux de médecine.

Il sait que, n'étant ni chirurgien, ni spécialiste illustre, il ne fera jamais fortune; que des années lui seront nécessaires pour conquérir la plus modeste aisance; que, sans qu'il leur ait fallu d'études préalables, le boucher, le boulanger, l'épicier, dans la même rue, gagneront vingt fois plus que lui et qu'à grand'peine on lui accordera un peu plus de considération qu'aux marchands du quartier. Il avait, autrefois, la redingote et la cravate blanche et le solennel haut-de-forme qui servaient à le distinguer; mais il est, à présent, mis comme tout le monde, en chapeau mou et démocratique veston. Dans dix ans, il aura sa petite voiture, sa cinq-chevaux conduite intérieure, qu'il mènera lui-même, et, ce jour-là, quel pas immense dans la voie de la prospérité !

Mais il commence par soigner sa concierge, la bonne du troisième qui a commis des imprudences; puis, quelques temps après, les malades des environs, brouillés avec leur médecin pour avoir négligé de lui payer ses honoraires. Il connaîtra les clients trop habiles à se dérober, l'allégresse des premières notes touchées, l'ennui d'avoir à les rogner pour donner un acompte à son marchand de meubles et passer chez le percepteur.

Comme il est soigneux et prudent, patient, bien conciliant, soucieux de ne pas déplaire aux gens de caractère soupçonneux et revendicant, comme il est au courant des ressources (riches en nombre, sinon toutes-puissantes) de la médecine moderne, il réussit. Après deux ou trois ans d'une fructueuse attente, il va connaître le succès. Au prix de quels efforts !... Les longues marches sur le pavé

pour éviter de prendre un fiacre, les interminables montées d'étages dans les maisons sans ascenseur, les repas en retard et la côtelette brûlée, servie par la bonne à tout faire, maussade de l'heure trop tardive.

Passé minuit, quand la ville s'est apaisée et que tout dort dans la maison, voici l'appel sauvage du téléphone, brutalement sonore dans le silence universel, qui vous l'arrache au doux sommeil, à la chaleur bénie et le jette dehors par la nuit glaciale, où ne rôde plus un taxi....

Praticien, mon frère à la vie dure, tu t'étais bien juré de ne pas négliger la science, de retourner à l'hôpital, de rédiger, le soir, les observations du jour et de lire en prenant des notes ce qui s'imprime d'important. Mais, quand un dîner confortable, en réparant tes forces, t'incline pourtant au sommeil, tu t'indignes de t'endormir sur le numéro frais coupé de la *Presse médicale*, du *Journal de Championnière*, du *Bulletin*, du *Progrès*, du *Journal des Praticiens*. Tu n'as pas volé ton repos après une dure journée où la fatigue de tes muscles n'a pas suffi à délasser la tension de ton esprit. Et, cependant, il faut bien croire que tu ne négliges pas tellement ta culture : lorsque, pour éclaircir quelque point délicat de diagnostic ou de thérapeutique, tu fais appel aux maîtres de ton art, pour peu qu'ils aient au cœur un peu de bienveillance, ils ont plaisir à te trouver si soigneusement renseigné, si riche de précisions, de bon sens clinique, de sage expérience ! En France, il est rare, vraiment, le praticien que l'on peut dire au-dessous de sa tâche.



A ce jeune homme qui débute, enthousiaste ou plein de scepticisme, il va falloir quelque courage, et toutes sortes de courage. Sans doute, en nos pays, à la date où nous sommes, nous ne comptons plus guère avec les grandes épidémies de choléra, de peste, de typhus exanthématique, qui, naguère, ont réclamé de la corporation l'héroïsme quotidien et de toutes les heures. Mais, nous restent encore la bonne grippe qui fit, comme la guerre finissait, d'assez coquettes hécatombes, donnant la mort aussi à quelques médecins exténués; la diphtérie, la cérébro-spinale, les fièvres éruptives à quoi succombent encore, en dépit des progrès immenses de la thérapeutique pastorienne, nombre d'étudiants et quelques médecins.

Le jeune praticien, s'il « se spécialise », saura braver la mutilation lentement dévorante des rayons de Rœntgen, les persécutions de la malade érotomane, le revolver de l'aliéné revendicant. Sans se laisser attendrir par la plus jolie femme ou par le plus cher ami, il saura refuser un certificat de complaisance et ne pas daigner se défendre contre la plus injuste attaque, si se défendre peut le conduire à violer le secret professionnel. Il devra longuement, péniblement, lutter contre ces étranges malades, obsédés, hypocondriaques, qui viennent bien nous demander secours, mais qui protègent éperdument leur idée fixe de nos assauts libérateurs. Il lui faut s'endurcir à l'endroit des tourments physiques comme il en verra tous les jours, et s'ingénier à calmer les souffrances humaines, sans recourir à ces facilités trop complaisantes par où s'installent les toxicomanies. Il lui faudra dompter sa propre sensibilité, dans ces atroces rencontres où la mort, plus puissante que tout savoir humain, ravit en quelques heures une femme adorée ou quelque enfant délicieux! Cela, — ne pas pou-

voir, par des soins de toutes les heures, garder un petit être à la tendresse maternelle — c'est chose si cruelle, même alors qu'on en sauve tant, que nombre d'entre nous se sentent incapables d'exercer la pédiatrie (1).

Un médecin, fût-il un savant absorbé, s'interdit, une fois pour toutes, la plus brève distraction. Et que jamais il ne bronche aux dosages, quand il écrit, par jour, trente ordonnances où les agents toxiques ont nécessairement leur part (bon remède et mortel poison sont souvent de même famille). Il doit savoir s'arrêter promptement aux déterminations hardies, appeler à l'heure propice l'homme du bistouri, exiger son intervention alors qu'elle est le seul salut et, si quelque malheur en arrive, porter, comme il convient, sa responsabilité, parfois devant un tribunal. Il ne doit jamais oublier que des agences spéciales — et qui ne sont pas toutes l'honneur même — guettent ses moindres fautes et s'occupent activement à attiser, chez les malades, l'esprit de revendication. Au temps où nous vivons, il peut suffire d'un accident sérique parfaitement banal, d'ailleurs imprévisible, pour vous valoir un bon procès. Le témoignage de sa conscience, la plus ferme approbation de ses maîtres et de ses pairs, réconforts moraux excellents, ne le mettront pas toujours à l'abri des sévérités de nos juges (2).

(1) Lisez, comme je viens de le relire pour écrire ces pages, l'admirable *Traité de Déontologie* de mon collègue Paul Le Gendre. Toutes ces questions y sont traitées par l'esprit le plus large et le plus réfléchi.

(2) Dans le discours qu'il prononçait en octobre dernier en inaugurant le Congrès français de chirurgie, le professeur J.-L. Faure protestait, d'une rare éloquence, contre l'abus des procès intentés aux chirurgiens, à propos notamment de quelque compresse oubliée au cours d'une opération abdomi-



Et ces divers courages ne nous dispensent pas de l'autre. D'août 1914 à la fin des hostilités, 17 750 médecins servirent aux armées. Il en est mort 1 235, de blessures ou bien de maladies contractées en service. Après l'infanterie, c'est le service de santé qui, proportionnellement au nombre des mobilisés, perdit le plus de monde. Comment ce petit livre ne le dirait-il pas, avec douleur et avec fierté ?...



Les honoraires. — Il en faut bien parler. Parlons-en sans détour. On a trop longtemps abusé du mot de sacerdoce : il nous faut vivre comme les autres et faire vivre une famille; le prêtre même vit de l'autel. En parallèle avec bien d'autres professions bourgeoises, la nôtre est médiocrement et souvent mal rétribuée. L'avocat se fait honneur de ne jamais exiger d'honoraires; mais l'avoué n'est-il pas là pour lui assurer de décentes provisions ? Nos grands chirurgiens — une centaine en France — peuvent réaliser une fortune équivalente à celle que procure, avec bien moins d'études préalables et de labeur quotidien, un négoce de moyenne prospérité ou la plus modeste entreprise dans l'industrie. Et, quant à la médecine interne, nos consultants les plus illustres gagnent, certes, de quoi

nale. Je crois même savoir qu'il invita un très illustre représentant de notre magistrature à venir voir de près quelques grandes opérations abdominales, et que le magistrat dut reconnaître qu'au cours d'une telle bataille livrée au plus profond de l'organisme féminin, une petite compresse peut s'égarer sans que l'opérateur puisse être tenu pour un grand criminel.

vivre très simplement; mais, s'ils n'ont pas hérité d'une large aisance ou fait un brillant mariage, ils ne sauraient thésauriser.

Pour le médecin de quartier, quand il réussit pleinement, il peine jusqu'à quarante ans pour se libérer de ses dettes. Après soixante ans, il lui arrive de végèter, les jeunes récemment installés dans le voisinage rognant sa part, de jour en jour. Demandez à nos associations de prévoyance ou d'assurances combien de veuves et d'orphelins il leur faut secourir.

Et ce fut ainsi de tout temps, j'imagine. Moins improuvés et moins raillés qu'au temps de La Bruyère, nous avons, à présent, plus de peine à doter nos filles et à placer nos fils avantageusement.

Au moins, jadis, on en usait avec charmante courtoisie. Les grands seigneurs et les bourgeois, qui nous tenaient un peu pour une élite, avaient coutume, l'année finissante, de nous demander gentiment la note de nos honoraires et de la régler au cours d'une visite de politesse, ou bien en joignant à l'envoi quelques paroles de gratitude.

On nous a changé tout cela, et nous n'attendons plus qu'on prenne les devants : nous attendrions vainement. L'âpreté règne, et non la bonne grâce. C'est à nous d'envoyer, et sans qu'on nous en prie, ce que les nouveaux riches nomment notre « facture ». Ainsi tend à périr ce qui restait à notre profession d'aristocratique élégance. Il ne nous en reste, m'écrit un de mes confrères, que le délicat plaisir de nous mettre, sans jamais rien demander en retour, à la disposition des artistes et de tous ces avoisinants de l'art, qui tiennent le médecin pour le « fournisseur » agréable, qu'il n'est d'usage, à Paris et dans un certain monde, de rétribuer peu ni prou.

Ah ! nous ne risquons guère de voir se renouveler maintenant la petite mésaventure qu'on attribue à Dupuytren, je crois :

Il reçut un jour la visite d'une belle duchesse, veuve d'un maréchal d'Empire, qu'il avait, quatre ou cinq mois auparavant, très heureusement opérée :

« Mon cher docteur, fit-elle en s'asseyant, pour mieux vous témoigner ma gratitude, j'ai brodé de mes mains cette bourse, que je suis contente de vous offrir ! »

La bourse soupesée apparaissait légère, et le vieux maître cachait mal le goût qu'il avait de l'argent. Assez maussade, il répliqua que, sans doute, les petits cadeaux entretiennent l'amitié, mais que, par contre, les bons comptes font les bons amis, que son opération avait sauvé la vie de la duchesse et qu'elle lui devait deux cent cinquante louis...

Or, la dame, avec un sourire, ouvrit la bourse de velours, en retira bien ostensiblement cinq billets de mille francs qu'elle mit dans son porte-cartes, et répliqua :

« Mon cher docteur, vous êtes trop modeste et vous me croyez bien futile ! Cette bourse, bien entendu, n'était pas vide : elle contient encore maintenant la somme que vous me demandez. »

Il y a cette histoire qui n'est pas à notre avantage ; mais combien d'autres à l'honneur de notre profession ! Et par exemple celle de Récamier, vieilli et tout soufflant d'avoir gravi cinq durs étages. Il s'assied au chevet de la pauvresse qui l'a mandé, donne patiemment une longue consultation. Et quand elle demande : « Monsieur le docteur, combien vous dois-je ?... » le bon Récamier de répondre :

« Ma petite, je ne me dérange plus, à mon âge, à moins de cent francs... les voici ! »

L'on dira : « Histoire de 1830; cent ans plus tard, rien de pareil. » Détrompez-vous. Je sais d'aussi touchantes choses, incontestables, et de ce temps (1). L'usage change avec l'époque : variations de surface; les âmes demeurent ce qu'elles furent. En médecine et dans toute autre profession, à tous les degrés de l'échelle, il y a toujours eu, il y aura toujours le rapace, l'avide ramenant tout à sa chère personne, près de tel autre de qui le cœur a besoin de se dévouer. Chez nous, pourtant, les généreux pourraient bien être un peu moins clairsemés qu'ailleurs, parce que, à l'heure qui décide de la vocation, le besoin de se rendre utile, l'espoir de faire un peu de bien comptent pour une part dans le choix du métier.

Syndicats. — Qu'on ait trop longtemps abusé de nos nobles traditions, du vieil entraînement à payer de notre personne, pour tirer du praticien de grande et de petite ville un labeur de jour et de nuit bien misérablement rétribué, voilà qui paraît hors de doute. Jusqu'à la fin du dernier siècle, associations de toutes sortes, à commencer par les sociétés de secours mutuel, s'ingéniaient à obtenir de médecins modestes, mal habiles à se défendre et pleins

(1) Un exemple entre cent :

Pendant la grande guerre, le plus connu et sans doute le plus distingué des médecins consultants au Mont-Dore, le Dr Percepied, atteint d'une maladie de l'aorte et déjà surmené par sa propre clientèle, voulut assumer la charge des malades de ses confrères mobilisés. Le plus discrètement du monde, il accumulait, dans une série d'enveloppes, les honoraires ainsi touchés, pour qu'ils fussent remis à ces confrères quand ils rentreraient au foyer. Cette distribution, il fallut que s'en chargeât sa veuve, Percepied, peu après l'armistice, étant mort à la peine.

de zèle, des visites que l'on payait de dix sous à trois francs. Tant pis pour lui si le brave homme, s'épuisant à la tâche, ne parvenait qu'à peine à nourrir ses enfants. L'ouvrier, le petit bourgeois auraient eu vite fait de laisser le praticien qui se serait permis de rehausser ses honoraires. Le temps n'est pas si loin où le Dr Hardy, professeur de clinique et membre de l'Académie, allait au bout de Paris pour dix francs.

L'abus devait fatalement produire une réaction. Çà et là, puis un peu partout, les médecins praticiens s'unirent en syndicats. Le droit leur en fut reconnu par la loi de mars de 1891, grâce à l'intervention intelligente du sénateur-professeur V. Cornil, esprit véritablement libéral, et grâce à la sagesse avisée de M. Émile Loubet, alors président du Conseil, qui ne craignait pas d'affirmer : « Les syndicats médicaux empêcheront l'exploitation de la crédulité publique, de la bourse de chacun, de la santé de tous. » Et l'avenir devait prouver que c'est bien là la vérité.

On commença par s'indigner, dans le public, un peu; un peu aussi parmi ceux d'entre nous qui, personnellement, n'avaient guère à se tourmenter du pain quotidien. Les médecins en syndicats, comme des ouvriers du bâtiment, y pensez-vous ?... Il fallut bien se faire à cette idée et reconnaître les avantages prédominants de ces nouveaux groupements de défense.

Un syndicat bien dirigé assure avec décence et dignité le relèvement légitime des honoraires, la protection contre les abus trop criants, la lutte efficace contre l'exercice illégal, la confusion du charlatan qui prétend tout guérir et qui n'a rien appris de ce qui permet de comprendre. C'est aussi le relèvement du niveau social et du niveau moral de la profession, un renouveau de considération,

grâce à la discipline volontairement acceptée, à quoi tiennent la main les « conseils de famille ». C'est le remède à d'absurdes rivalités, à beaucoup de vaines querelles. Le syndicat offre au public des garanties touchant l'honorabilité de ses affiliés. De plus en plus, à l'exemple des groupements d'Alsace, il imposera fermement à ses membres de strictes règles de conduite. Il remplacera tant bien que mal le conseil de l'ordre, juste orgueil du barreau, matériellement impossible chez nous.

Et c'est ici qu'il me faut dire un mot de ce qu'on nomme la *dichotomie*. En botanique, ce mot signifie la division par deux des rameaux et des pédoncules sur la tige et, en anatomie, le mode de division des bronches pulmonaires. En pratique médicale, il désigne l'usage, assez récemment introduit dans les mœurs, qui veut qu'on remette au confrère, s'il vous appelle près d'un malade, une partie des honoraires touchés à cette occasion. De médecin praticien à médecin consultant, pour des sommes toujours modestes, ledit usage n'a pas prévalu. Mais il s'est répandu de médecin à chirurgien.

On voit tout de suite l'abus : le praticien mué en rabatteur, pour amener à quelque opérateur plus ou moins scrupuleux et plus ou moins expert en son art, des clients, dont certains, peut-être, auraient bien pu guérir sans l'intervention sanglante. C'est quasiment le crime, et le crime à l'abri des lois.

Heureusement, de tels méfaits ne se constatent guère. Les traditions de haute probité demeurent fortes.

D'autre part, écoutons cette plainte du praticien : « Chirurgien très grand, très pur, très honoré, j'ai coutume de vous confier ceux d'entre mes malades qu'il convient d'opérer, et vous les guérissez à peu près tous.

Parfois, pourtant, de loin en loin, il en meurt un entre vos mains illustres. Ayant touché, néanmoins, de magnifiques honoraires, vous retournez majestueusement à vos travaux... tandis que moi, modeste et décrié pour avoir conseillé une intervention qui devait mal finir, je perds, avec le défunt, la clientèle de sa famille, de son entourage, de ses amis; ma réputation en souffre, dans un quartier de grande ville, tout pareil à un grand village, — et sans nulle compensation. Ne serait-il pas équitable que me revînt une petite part sur vos gains somptueux ?... »

Que répondre à pareil discours ?...

Avec ses airs de commission commerciale, — la marchandise, ici, étant la vie humaine, — la pratique dichotomique est chose abominable et condamnable sans merci quand elle est clandestine et maniée par des hommes sans scrupules. Elle apparaît beaucoup plus légitime, pratiquée au grand jour, le chirurgien présentant une note d'honoraires où figurent ouvertement la part des aides et celle du médecin traitant. Il en est de ce procédé comme de toutes choses : il vaut ce que valent moralement ceux qui en usent. Il est trop entré dans l'usage pour qu'à présent on puisse espérer l'extirper totalement.

Mais veillons bien à conserver intactes et à fortifier sans cesse en nos jeunes générations, un peu trop pressées d'en finir avec la médiocrité pécuniaire, ces traditions d'honneur sans quoi notre profession bienfaisante perdra bientôt ce qui lui reste de prestige.

SIX CARACTÈRES DE CE TEMPS

Cyprien, le sourcil froncé, se désole et s'irrite qu'on ait laissé le mal aller si loin. Tandis qu'on le met au

courant de ce qui fut fait avant lui, voyez-le qui hoche la tête et hausse les épaules et tapote impatiemment le bras de son fauteuil. Et que faisaient donc ses confrères à tâtonner ainsi, au lieu de frapper juste et fort ?... Il ne sait pas du tout si, maintenant, il va pouvoir guérir un cas si compromis ! Et de sermonner l'entourage, de gourmander celui-là même que La Fontaine appelle « le gisant ». Eminent, parfaitement probe, *Cyprien* a souvent raison, et son âme est sincère. Défiant, pessimiste, Alceste-médecin, il juge sévèrement les autres et déforme inconsciemment, en la poussant au noir, la réalité qu'il observe. Vraiment supérieur, il veut qu'on le tienne pour tel. Certes, on l'admire, mais on ne l'aime guère, ce dont il souffre grandement dans son orgueil et dans son cœur. Car il a le cœur fort sensible, et susceptible, pour tout dire. Mais, par l'excès de sa rude franchise, voilà que ses confrères le redoutent et que le fuit la clientèle. Aussi, pourquoi apporte-t-il la vérité quand c'est l'espoir qu'on lui demande ? Sur cette terre de mensonges, comme il a coutume de dire, il commence à se sentir seul ; et, sombre, s'assombrit encore.



Vivant, actif, rieur, de belle humeur quoi qu'il arrive, le médecin Tant-Mieux, c'est *Boniface*. Il émet des rayons lumineux d'optimisme. Il espère tout pour lui-même ; pour ses malades, tout aussi. Il était ainsi tout enfant et bien probablement dès le sein de sa mère. Bien moins profond que *Cyprien*, mais cent fois plus habile, il s'entend merveil-

leusement à appeler et retenir les sympathies. Dans les moments les plus affreux : « Vous verrez, tout finira bien ! », c'est là sa phrase habituelle. Au malade nouveau, fût-il atteint aux œuvres vives, il promet — son accent se fait irrésistible — l'amélioration prochaine, la guérison probable. Tout patient qui lui revient et que sa mémoire admirable reconnaît à coup sûr, il l'examine d'un air content et il s'écrie : « Comme vous allez mieux ! », après quelques semaines d'un traitement qu'il a prescrit et qui n'a donné rien qui vaille. Et même si la suite lui inflige de cruels démentis, on lui reste reconnaissant d'avoir fait briller l'espérance, dont l'homme ne se passe pas, fût-elle le mensonge même. Et *Boniface*, qui n'est pourtant pas un grand homme, réussit merveilleusement.



Ce qu'on reproche à *Wenceslas*, médecin de mérite et consultant déjà fort recherché, c'est d'aimer trop les œuvres d'art. Au point que, dans les maisons cossues où on le mande, il lui arrive de se laisser distraire un court moment par une bergère Louis XV ou quelque beau tableau que son regard caresse. Et, cependant que le confrère s'évertue à lui conter par le menu les circonstances de la maladie et le passé du patient, on se demande si le consultant trop artiste n'oublie pas quelque peu ce pourquoi il est venu là. Il se contient pourtant, écoute jusqu'au bout, pratique magistralement l'examen de la patiente. Mais quand, après l'*a parte* de rigueur avec le médecin

traitant, il est revenu dans la chambre, quand il a commenté de vive voix le traitement qu'il vient de dicter au confrère, il ne se tiendra pas de dire : « Ah! madame, vous avez là deux dessins de Guardi que le Louvre vous envierait! J'en ai quatre moi-même.... » Et la malade, fort malade, ne goûte que médiocrement ces propos d'amateur.



Babylas a au plus haut point le sentiment de la propriété. Ce qui est à lui est sacré. Dans l'intimité de sa vie, on affirme qu'il est jaloux : il tient sa femme pour son bien, pour son bien intangible, au même titre que sa canne ou son porte-monnaie. La clientèle, il la possède pareillement, comme sa chose, « où nul ne doit porter des regards insolents ». Qu'un malade, pour lui venir, laisse un confrère, rien de mieux. Mais que l'un des siens l'abandonne, fût-ce après un échec de sa thérapeutique, voilà ce qu'il ne peut souffrir, et il crie au voleur! Praticien de qualité moyenne, plutôt instruit, assez soigneux, *Babylas*, faisant, comme on dit, la médecine générale, n'a pas eu le loisir d'étudier à fond telle spécialité; mais la confiance qu'il s'inspire vise à l'universel. L'an passé, l'un de ses clients, dont il soigne fort bien les rhumes et la dyspepsie, souffrant d'une laryngite rebelle, lui demanda la permission d'aller voir un spécialiste.

« Voilà, dit *Babylas*, une excellente idée. Sachez bien seulement que, si vous consultez un autre médecin que moi, vous ne me reverrez de votre vie! »

Et le client, intimidé, garda sa laryngite.

Passant, un jour de l'avant-guerre, par un gros bourg de l'Oise où j'avais un vieux camarade, il me souvient de l'avoir vu pâlir de male rage; car nous venions de rencontrer un jeune médecin qui avait eu l'audace de s'installer dans le pays, où il avait de la famille et où, peut-être, il allait réussir. Et mon homme en parlait comme d'un malfaiteur.



Les exemplaires du type *Babylas* ne sont pas extrêmement rares. Mais le caractère opposé se rencontre aussi fréquemment.

Voilà bien longtemps que je soigne mon confrère *Irénée*, ses enfants et sa femme. Je sais, par elle et par ailleurs, le bien que fait, au jour le jour, ce débonnaire à l'âme aimante : consultations gratuites quotidiennes dans son cabinet, visites fréquentes à domicile et méritoires doublement, car une vieille sciatique lui rend pénibles les étages. Bien que très occupé, il est toujours resté, il restera toujours aux confins de la gêne; et, chaque fin de mois, la note est lourde, m'a-t-on dit, chez le pharmacien, la note des médicaments qu'il distribue au cours de ses visites. Vainement les siens le gourmandent, le supplient de se ménager et lui montrent comme on abuse. Il promet de se corriger, prend de fermes propos. Mais, faible de nature, heureux de voir s'épanouir les visages quand il arrive, et comme ivre de bienveillance au point d'en oublier, pour des indifférents, les intérêts de sa propre famille, il retombera, j'ima-

gine, jusqu'à son dernier jour, dans son péché de bonhomie.



J'ai connu, j'ai aimé *Norbert*, qui fut mon premier maître. Il était, dans ma ville natale, professeur à la Faculté de médecine et médecin des hôpitaux. Né de vieille famille noble et parfaitement ruinée, on ne pouvait point dire qu'il méprisât l'argent. Mais il n'y pensait pas, et il se comportait au jour le jour, comme si rien, ici-bas, n'était plus inutile. Point de pose, bien entendu : il n'avait même pas conscience d'être ce qu'il était. *Norbert*, sa femme et trois enfants vivaient des cinq cents francs par mois que lui valait sa chaire et de deux cent vingt-cinq francs que lui donnait je ne sais quel service d'hygiène publique. Excellent médecin, thérapeute savant, *Norbert* n'avait jamais su se plier aux petits asservissements de la clientèle lucrative. Mais il donnait toute sa matinée à son service d'hôpital; il y était parfaitement heureux parmi ses élèves et parmi ses malades.

On le voyait, l'après-midi, vêtu de façon surannée, en redingote, chapeau haut-de-forme et cravate blanche, à pied toujours, traînant un peu la jambe par les trop longues rues de la trop grande ville. Il rentrait le soir au logis, le corps las et le gousset vide. Cette vie qu'il menait, on ne la comprit bien qu'au jour de son enterrement. Derrière son cercueil, après ses collègues des hôpitaux et de la Faculté, se pressaient les étudiants portant au cœur

le deuil de ce bon maître, qui leur était bienveillant comme un père. Et puis venait une foule de pauvres gens, toute une rue pleine de pauvres : ils pleuraient à la lettre l'homme au grand cœur, qui toujours les avait soignés, comme pour son plaisir.



CHAPITRE VII

TROIS MÉDAILLONS

QUAND un maître de la médecine atteint un certain âge, ou dépasse un certain degré de notoriété, ou bien encore à l'heure où il est mis à la retraite, ses élèves et ses amis se groupent et se cotisent pour lui offrir son effigie, gravée, de main d'artiste, dans le bronze ou l'argent. Je fais choix aujourd'hui de trois maîtres illustres et disparus depuis un quart de siècle, pour essayer d'en retracer un portrait ressemblant. Je les ai connus tous les trois, et j'ai conservé d'eux assez vive mémoire pour pouvoir espérer de ne pas trop trahir, à leur égard, la vérité.

POTAIN

C'est, de tous les médecins qu'il m'a été donné de voir, le plus proche de la perfection. Un vrai savant, un chef d'école, un consultant incomparable; un esprit grave et fin, une conscience exquise, une grande bonté, une douceur inaltérable, rien, je pense, ne lui manqua de ce qui fait un homme bienfaisant.

Il apportait de la discrétion, voire de la timidité, jusque dans son métier de professeur et d'écrivain : il ne nous a laissé qu'un petit nombre de publications réunies en un court volume à l'appui de sa candidature à l'Académie des sciences. Il y fut élu en 1894, comme successeur de

Charcot. Lui qui avait déjà donné à ses confrères l'exemple du savoir et de la sagesse, leur offrait encore une douce leçon de réserve, en un temps où tant d'hommes se hâtent un peu trop de croire qu'ils ont quelque chose à nous dire. Il connaissait la crainte de ne pas tenir dans sa main la vérité bien pure, telle qu'il l'eût souhaitée. Nul pourtant aussi bien que lui ne possédait à fond ces maladies du cœur dont il avait poussé si loin l'analyse clinique.

Cette sobriété lui valut, paraît-il, une curieuse aventure : Un savant étranger, de passage à Paris, entendant de toutes les bouches l'éloge de cet homme dont l'œuvre tenait peu de place aux rayons de sa bibliothèque, en conclut qu'il fallait que Potain fût un jeune et joli garçon, arrivé par les femmes : il ne se remit de son erreur qu'après avoir contemplé de ses yeux la superbe laideur du vieux clinicien et l'avoir entendu au chevet des malades, en son service de la Charité.

J'ai sous les yeux l'admirable médaille que Charpentier grava de lui. Un vaste crâne dénudé, bossué, le front d'une venue, un long nez procident, des cheveux longs, rares, soyeux, couvrant la nuque et se continuant au-devant de l'oreille par des favoris d'amiral; des yeux d'une infinie douceur, disparates et divergents — Potain louchait — mais reflétant l'âme d'un saint. On lit sur cette image la méditation, la fatigue de l'âge, une pitié quasi-religieuse, quasi-médiévale, l'abnégation la plus simple et la plus émouvante. Au revers, dans un espace tout petit, le graveur fait tenir toute une salle d'hôpital : le vieux maître, saisi dans l'attitude coutumière, applique son oreille au cœur d'une malade, appuie sur le lit sa main droite, cependant que la gauche plonge dans la poche du tablier d'où l'on voit émerger le bout de caoutchouc du sphygmomanomètre.

Puissante, délicate, inoubliable image du clinicien au travail.

Potain n'était pas combattif; il n'avait pas le goût de tenir tête, et l'on prétend qu'il ne défendait point âprement ses élèves dans les concours des hôpitaux et de la Faculté. Lui-même, qui parvint aux situations les plus hautes, ne sut jamais rien demander pour lui. Partout où il parvint, ce fut porté par l'admiration, par amitié, On l'aimait tendrement parce qu'il se donnait à ses malades, à ses amis, à sa lourde tâche quotidienne, malgré les ans accumulés; jamais il ne se contenta d'un à-peu-près pour un diagnostic ou pour un traitement, plus scrupuleux, plus attentif encore avec les pauvres.

Il a toujours voulu faire en personne non pas seulement son service quotidien, mais aussi sa consultation gratuite à l'hôpital. Le dimanche, quand il n'était point appelé hors Paris, il s'en venait dans son service, de huit heures jusqu'à midi, examinant à fond tous ses malades, les soignant et les consolant, donnant à tous un peu de l'amour de son cœur.

Ses leçons magistrales, il les faisait surtout au chevet de quelque cardiaque, et, pour finir, au vieil amphithéâtre construit en l'an VII de la République, à cette place où Corvisart, Laënnec, Bouillaud, avaient enseigné tout au long du XIXe siècle. Potain y parlait d'une voix un peu sourde; seuls les plus proches l'entendaient sans effort. La matinée finie, il montait en voiture dans la cour de la Charité; ses mains fouillaient les poches de son pardessus pleines de pièces blanches que, par les glaces baissées de son coupé, il distribuait invariablement à une douzaine d'habitués, guettant son départ au trottoir de la rue Jacob.

Aucun médecin, j'imagine, ne fut plus appelé en consul-

tation, ni n'assista plus de mourants. On l'appelait pour les cas graves, souvent en désespoir de cause, en souhaitant de lui quelque miracle. On recourait à son diagnostic qu'on savait sûr, à sa thérapeutique qu'on savait pleine de ressources, à sa bonté que rien ne rebutait. Il n'avait pas coutume de demander des honoraires : timidement, presque honteusement, sans regarder, il prenait ce qu'on lui donnait et le fourrait gauchement dans sa poche.

Vous qui l'avez connu, vous souvient-il de ce modeste et vaste cabinet du boulevard Saint-Germain, où le vieux maître recevait, bien installé entre trois tables sans aucun style, disposées en fer à cheval ? Quelle simplicité ! point de luxe, point d'objets d'art. Des lampes à huile épandaient leur rayonnement doux dans l'air tiède où la voix du grand médecin résonnait faiblement. Il prenait tout son temps pour examiner avec soin et dans tous ses organes le sujet qu'on lui amenait. Puis, s'emparant d'une des lampes, il menait son jeune confrère dans la bibliothèque voisine pour exposer le cas, justifier son diagnostic et conclure à un traitement raisonnable. Le jeune confrère sortait de là toujours un peu moins ignorant.

Son grand savoir, sa merveilleuse expérience, il les a légués moins par ses écrits que par tradition orale à une élite, à François-Franck qui fut professeur au Collège de France, à Sevestre, à Duroziez, à Cuffer, à Vaquez, à Pierre Teissier, honneur de la cardiologie moderne. Mais lui-même demeurera comme quelque chose de plus qu'une individualité humaine, comme le prototype du grand brave homme, comme un modèle, et j'ai dit comme un saint. Je ne crois pas qu'il fut exactement religieux, mais nul, jamais, ne prit plus religieusement les choses de son art.

Père Potain, vieil homme au dos cassé, aux pieds appe-

santis, au crâne chauve, au regard tendre, vous qui saviez aimer et saviez vous faire chérir, comme on voudrait que votre souvenir pût demeurer, servir d'exemple! Hélas! quand vos élèves auront, à leur tour, disparu, qui vous fera revivre pour les générations futures? La médecine évolue promptement et paraît s'en aller vers quelque manière terriblement différente de ce que vous avez été; vers je ne sais quoi de mécanique, d'automatique, où le laboratoire sera chargé du diagnostic et enverra, par des garçons livreurs, le remède correspondant.

Tout de même, je veux le croire, demeureront quelques esprits et quelques cœurs à votre image, pour comprendre, s'orienter, penser la médecine, pour servir les malades, les aimer, se donner à eux, et ceux-là seront, tout de même, les vrais médecins de toujours.

PÉAN

Sa haute taille, sa carrure, sa large poitrine étalée sous le plastron de la chemise blanche, — il vivait du matin au soir en habit, — ses traits puissants et réguliers, l'olympienne immobilité de sa face, ses paupières pesantes, la lenteur de sa marche et la rareté de son geste communiquaient à sa personne une sorte de majesté. Tout à fait incapable d'un moment d'abandon, il demeurait distant, sans pose. Un grand orgueil et, cependant, quelque timidité.

Les lèvres rases, le menton dégagé, ses favoris s'argentaient par le bout ; ses cheveux, noirs encore à soixante ans, lorsque je l'ai connu, venaient mourir en frisant sur la nuque, laissant à découvert un front assez noble vrai-

ment. Sa voix tranquille, sonore et grave, avec son accent d'Eure-et-Loir, était demeurée paysanne, assurément semblable à celle de son père, gros meunier — ruiné par un incendie, — alors qu'il débattait, à la foire de Châteaudun, le prix du sac de blé.

Vous qui l'avez connu, Brochin, Cabanès, Delaunay, évoquez avec moi Jules-Emile Péan dans sa salle d'opérations, à Saint-Louis, à l'hôpital international de la rue de la Santé, chez les religieuses Augustines, chez les frères Saint-Jean-de-Dieu. Il m'apparaît debout, les poings fermés et reposant sur la saillie des hanches, une serviette nouée autour du cou, seule précaution contre les rouges éclaboussures, plein de force et de calme, attendant avec patience que vienne le moment d'agir.

Le malade amené, il l'accueillait, l'amadouait, le rassurait avec une feinte chaleur, en phrases immuables, une fois adoptées et qui servaient depuis trente ans :

« Soyez sans crainte, mon bon ami, ça va marcher comme sur des roulettes !... Allons, allons ! ne vous émotionnez point, ma bonne dame ! Mon aide va vous endormir dans la perfection... le chloroforme picote un peu, pour commencer... respirez largement et vous ne sentirez plus rien ! »

Ayant dit ce qu'il fallait dire, — le verbe n'était point son fait, — il se mettait à l'œuvre, pour quoi il était né. Sculptant la chair humaine, ses mains, ses grandes mains velues, illustres dans le monde pour leur habileté, allaient, puissantes et légères, agiles et sans hâte, parmi le hérissement clair des écarteurs, des lames et des pinces, ramenant les éponges, — on se servait alors d'éponges — mouillées de sang vermeil.

Tandis qu'il opérait, pris tout entier par la besogne,

sa voix, de temps à autre, disait une de ces paroles qui lui étaient venues jadis et qu'il répétait chaque jour, pour s'épargner l'effort d'en choisir d'autres. Phrases automatiques et qui devaient lui sembler lapidaires :

A un aide qui donnait quelque signe de lassitude :

« Entourez-vous d'un collègue !... — Ne craignez pas d'endormir vot'malade, mon bon ami... »

ou bien encore s'adressant à son public de médecins et d'étudiants :

« Ecartez-vous un peu, voyons ! Si tout le monde se met devant tout le monde, personne ne verra rien ! »

Bien qu'il ne levât pas les yeux, quelquefois un instinct lui faisait deviner un sourire dans l'entourage. Pour montrer qu'il n'était point dupe, un jour, il a dit devant moi, assez haut pour être entendu de plusieurs :

« Il faut savoir faire la bête de temps à autre, mon bon ami, même quand on n'est point tout à fait un nigaud ! »

Singulière sorte d'esprit où se mêlaient étroitement le génie d'invention, puissance créatrice et puissance d'exécution, un splendide dédain de la culture littéraire, la totale incapacité de concevoir une pensée philosophique et de méditer sur la vie, le plus robuste bon sens pratique, nuancé de finesse, une finesse aux confins de la ruse.

Il a doté la chirurgie d'opérations inédites — de l'hystérectomie par les voies naturelles, du morcellement des tumeurs, qui furent en leur temps des progrès admirables, — et de précieux instruments, dont ces pinces hémostatiques, petite arme légère et forte, sans quoi pas de sécurité, pas de rapidité et pas d'aisance opératoire, à tel point que l'on se demande comment, naguère, on a pu s'en passer. Comment ne pas lui reconnaître ces vertus du chirurgien, la belle hardiesse, le courage d'inter-

venir là où d'autres n'osaient le faire, de peur d'abîmer leurs statistiques, le flair, un sens aiguisé du possible, aidé, d'ailleurs, d'une parfaite connaissance de l'anatomie des régions, le calme souverain qui fait le regard clair et le bras ferme aux minutes tragiques. Puis, il était heureux ; il aimantait la chance. En un temps où il n'était pas question d'antisepsie, il avait vaguement conçu, sans doctrine scientifique, l'utilité d'une certaine propreté, grâce à quoi il avait osé la première ovariotomie et sauvé sa malade. Dans l'histoire, jusqu'alors terriblement sombre, de la chirurgie des organes, il est et restera, je crois, comme un des premiers moments lumineux.

Sa renommée ne cessant de grandir, — il opérait des gens venus à lui du bout du monde, — le sentiment natif de sa grandeur s'était en lui fortifié de jour en jour. La conscience de son autorité, il l'exprimait parfois avec une simplicité naïve. Au moment de partir pour Rome, une de ses clientes vint lui dire au revoir. Elle avait obtenu du Pape une audience.

« Ah ! fit Péan, vous lui direz bien des choses de ma part !

— Vous le connaissez donc ?...

— Ma foi non ! mais entre gens distingués, chacun dans sa partie ! »

Il prononçait « châquien », n'étant point de ces déracinés qui abandonnent à Paris l'accent de leur terroir.

Simple parmi les siens, digne avec ses élèves, en même temps solennel et bonhomme, fier avec le client, sans rien de bas ni d'empressé, discret, presque timide avec ses collègues des hôpitaux ou de l'Académie, il laissait éclater soudain, par un mot comme celui-là, le sentiment qu'il avait d'être unique.

Épris de popularité, content de recevoir des coups de chapeau au passage, il parcourait Paris dans un ample trois quarts capitonné de satin vert, traîné par deux forts alezans, que menait un cocher légendaire galonné d'or. Il lui plaisait que l'on pût dire : « Voilà Péan qui passe ». Tout de suite après l'hôpital, à l'heure où l'on déjeune, il allait jusque vers quatre heures à ses opérations en ville, passant de l'américain milliardaire à quelque marchand de vin de Grenelle ou des Batignolles, — « clientèle excellente et qui paie rubis sur l'ongle », avait-il coutume de dire — amenant avec lui ses aides. Tout au long du chemin, il leur racontait des histoires. Tête à tête, il était bavard. Il aimait à redire comment, tel jour de telle année, on avait voulu le duper : un vieux marquis, millionnaire, avec l'espoir de ne le payer guère, avait voulu se faire passer pour un officier, sans ressources que sa retraite :

« Ah ! mais non — et sa voix se faisait goguenarde soudain — l'on ne me trompe point facilement, mon bon ami ! »

Il était de sa dignité de demander de grosses sommes, proportionnées à sa gloire, et il voulait qu'on le payât d'avance :

« Ainsi, voyez-vous, l'on n'a pas de fâcheuse surprise, et l'on est sûr de ne pas se brouiller avec la clientèle. Et puis, ajoutait-il, pour achever de se justifier, cela se fait en Angleterre ! »

Il n'aima rien que son métier, l'honneur et l'argent qu'il apporte. Avide de l'un et de l'autre, il était pourtant généreux. Songez qu'il construisit de ses deniers cet hôpital de la rue de la Santé où, mis à la retraite, il logeait pour les opérer des pauvres par douzaines. Cent fois il a payé, chez les sœurs Augustines, le séjour de ses malades

indigentes : charités dont il ne se vantait jamais, rançon légitime à ses yeux de la fortune qu'il gagnait.

On a beaucoup médit de ce grand homme. La Faculté n'en voulut point et on lui fit attendre son fauteuil à l'Académie de médecine. On a été jusqu'à lui contester jalousement ses plus précieuses trouvailles. Ce qu'on lui reprochait, c'est d'avoir « américanisé » la pratique chirurgicale et inventé ce partage des honoraires qu'on appelle *dichotomie*. J'en ai dit, ce que je crois honnêtement qu'il en faut dire. Le jugement libéral et parfaitement probe d'un Paul Segond ou d'un Jean-Louis Faure ont remis Péan en sa place, une des premières assurément dans l'histoire de son art. Et puis, le temps patine peu à peu les statues trop dorées. Tout d'abord, elles choquent le goût des délicats. L'or s'use vite, et demeure après lui le bronze impérissable, que voilait son éclat trop voyant et trop dur.

J.-M. CHARCOT

Potain fut le meilleur, mais celui-là fut le plus grand. Vingt années durant, les médecins du monde entier, et de l'orgueilleuse Allemagne, vinrent dans son service écouter sa parole, le regarder tandis qu'il examinait un malade, s'initier à cette science neurologique, dont notre Duchenne (de Boulogne) avait jeté le premier fondement et que Charcot et son école édifièrent aux trois quarts. On venait du Japon, des Indes, du fond de la Russie, des bords du Pacifique, le consulter pour des migraines ou pour des attaques de nerfs. Dans l'antichambre de son cabinet du quai Malaquais, puis du boulevard Saint-

Germain, on voyait des grands-ducs attendre sans impatience leur tour de consultation.

A la Salpêtrière, que son long séjour illustra, il allait, entouré d'un grand état-major, jeunes hommes aujourd'hui depuis longtemps passés maîtres, qui reçurent de lui le plus magnifique enseignement, Bouchard, Debove, Pierret, Lépine, Pitres, Brissaud, Raymond, Pierre-Marie, Babinski, Souques, qui nous faisaient penser aux maréchaux de ce conquérant pacifique au masque de César. Même ceux-là qui ont, avec talent, çà et là retouché son œuvre, — Babinski pour l'hystérie, Pierre-Marie pour l'aphasie, — ne firent, après tout, que le continuer.

Il est dit que, dans l'édifice élevé par la main d'un homme fût-il le plus habile et le plus sage, tout ne peut être d'égale robustesse, ni d'égale durée. Nous ne voyons plus aujourd'hui l'hystérie ni l'hypnotisme comme Charcot les concevait. En s'attaquant à ce chaos pour y mettre un peu d'ordre, il avait fait acte de singulier courage. Il y fut amené irrésistiblement, un peu, mon Dieu, comme le trop grand capitaine à la campagne de Russie. C'est là qu'à la fin de sa vie il s'est un moment égaré. Il restera pourtant, sur ce point comme sur tant d'autres, le premier pionnier. Prodigieux neurologiste, il n'était pas armé pour les embûches de la psychiatrie, où son entourage, enivré, l'entraînait. En ce temps-là, l'erreur était inévitable. Elle le resta jusqu'au jour où Babinski, puis Ernest Dupré nous apprirent à reconnaître le vaste monde des mythomanes, menteurs par la parole, menteurs aussi avec leur corps, habiles à simuler des maux, faits seulement pour attendrir ou pour émerveiller.

Sur le terrain proprement neurologique, maladies organiques des nerfs, des muscles, de la moelle épinière

ou du cerveau, Jean-Martin Charcot demeure un innovateur sans rival.

Avec son ami Vulpian, il nous révèle la sclérose en plaques et nous apprend à différencier les tremblements. La magnifique ébauche, par Duchenne, de l'ataxie locomotrice, il en fait une œuvre achevée. Vrai prince de science, lorsqu'il décrit, en même temps qu'Hughlings Jackson, les premiers cas d'épilepsie partielle, il donne galamment à son confrère d'outre-Manche le bénéfice entier de la trouvaille, et il commande que l'on dise l'épilepsie jacksonienne. Jamais de sotte revendication : l'important, c'est que des vies humaines soient sauvées parce que, désormais, on pourra porter le trépan au point précis où se cache le mal. Deux ou trois autres maladies, par lui révélées et comprises, portent son nom (1).

Déjà, au temps où il enseignait l'anatomie pathologique, il avait mis sa marque ineffaçable sur tout l'ensemble des maladies du rein, du foie et du poumon, sur le rhumatisme chronique. Avec Bouchard, il nous avait appris ces petits anévrysmes des vaisseaux cérébraux qui préparent l'apoplexie, et fait connaître la raison des contractures secondaires.

Mais je pense que sa plus haute gloire sera d'avoir enseigné, au monde pensant attentif, les localisations motrices du cerveau de l'homme. Fritsch et Hitzig, en Allemagne, David Ferrier en Angleterre avaient bien commencé de dessiner, sur le cerveau du chien et le cerveau du singe, la carte géographique des zones nécessaires à la production des mouvements voulus. Mais, du

(1) Les arthropathies tabétiques, la sclérose latérale amyotrophique, les myopathies progressives du type Charcot-Marie.

cerveau de l'homme, nous ne savions littéralement rien, sinon que la décapitation est incompatible avec la vie.

Charcot et Pitres, ne pouvant expérimenter sur des hommes, recoururent à la méthode anatomo-clinique, léguée par le grand Laënnec. Parmi des difficultés sans nombre une à une vaincues, ils tirèrent de la comparaison minutieuse des symptômes aux lésions, la lumineuse vérité. Par eux, l'humanité commençait à savoir à quoi lui sert le gros organe plissé de circonvolutions qu'abrite la boîte cranienne. Œuvre du premier coup si parfaite et, depuis cinquante ans, si intangible qu'elle aurait amplement suffi à rendre impérissable le nom du maître et celui du disciple (1). Il est beau de mourir, ayant tracé de tels sillons !

Des gens qui ne l'approchaient guère raillaient Charcot pour la sécheresse de son cœur, pour sa partialité dans les concours, — il défendait ses élèves comme on défend ses fils, — et pour cet air qu'il se donnait, tempes rasées, de ressembler à Bonaparte. Vraiment ils le connaissaient mal.

Deux images de lui, depuis sa mort, qui survint en 1892, ornent mon cabinet. Celle-ci, faite alors qu'il avait quarante ans, montre un visage d'une rare beauté, glabre comme l'antique, délicatement modelé sous les yeux et aux tempes, un nez droit, sans maigreur, un menton nettement détaché, un front de marbre pur, une bouche presque hautaine, et d'admirables yeux de clairvoyance. Je l'ai connu plus tard, pareil à la seconde image, où il a

(1) Le Dr Albert Pitres, doyen honoraire de la Faculté de médecine de Bordeaux et l'un des plus éminents neurologistes de ce temps.

mis, avec mon nom, sa signature : son profil de médaille grecque s'empâtait quelque peu, mais, au relèvement de la paupière, le regard n'avait rien perdu de sa pénétration. Imaginez cette pâleur marmoréenne des aortiques et cette démarche alourdie des hommes qui vécurent presque toujours assis. Je revois la lueur du sourire dont s'animaient ses traits en présence d'un beau symptôme, le petit geste de la main droite, dont il marquait son contentement devant une fine trouvaille.

Nous qui le connaissions, nous admirions, avec la précision de son emprise sur les faits, son pouvoir d'idées générales, sa tendresse dissimulée qui lui rendait intolérable la vivisection, son goût fervent, sans l'ombre d'une pose, pour les grands peintres, les grands musiciens, les poètes. Sa causerie, ses lettres citaient non sans coquetterie quelques vers de Shakespeare, quelque sage parole empruntés au *Tristram Shandy* de Laurence Sterne, ses œuvres de chevet. Son immense savoir, l'autorité de tant de découvertes et cette façon qu'il avait de solliciter les esprits, de vous emmener avec lui ou de s'intéresser à votre petite recherche, sa noblesse et ce charme qui émanait de lui, commandaient à son entourage l'enthousiasme, le dévouement, le don de soi. Cet homme froid, qui vous tendait deux doigts bien vite retirés, nous attachait à lui par un sentiment de tendresse. Sa tendance à la méditation rêveuse, ses réflexions à propos d'un petit fait où se résumait en vingt mots achevés, avec sa longue expérience, son aptitude à généraliser, et jusqu'à ces brefs accès de soudaine mélancolie qui exigeaient l'isolement total et le silence même de ses proches, tout en lui rendait le son pur du génie. Sans doute, il avait de l'orgueil. Plus justement, disons qu'il savait dédaigner cette appa-

rente modestie qui quémande les compliments. Il apportait d'ailleurs, dans sa fierté, cette nuance de tristesse qui ennoblit toutes les choses.

Dans le vaste cabinet-bibliothèque du boulevard Saint-Germain où tant de savants de tous pays s'en sont remis à sa sagesse, j'ai passé des moments vraiment inoubliables. Auprès d'une fenêtre donnant sur le jardin, il s'était fait, avec des paravents et des tableaux sur chevalet, une petite pièce dans la grande. C'est là qu'il recevait, assis devant sa table de travail, une petite table intime, sans grand étalage de livres, sa belle main pâle posée à plat sur quelque tas de notes ; il parlait volontiers, satisfait de l'intimité, laissant aller sa causerie, oubliant, à philosopher, l'heure qui passe et les gens qui s'entassent dans le salon d'attente. Le souvenir que j'ai gardé d'un pareil maître, l'amitié qui n'a pas cessé de m'unir à son fils (1), comptent parmi les belles choses de ma vie.

(1) Jean Charcot, docteur en médecine et capitaine de frégate, explorateur illustre et, depuis l'an dernier, membre de l'Académie des sciences où siégea son père.



CHAPITRE VIII

DES FEMMES

DANS la vie médicale, comme partout, elles tiennent beaucoup de place, pour notre bien, le plus souvent. Elles sont, pour le médecin, compagnes, collaboratrices, amies égériaques, confrères, et parfois aussi tentatrices.

Tout praticien doit avoir, dans son cabinet de consultations, une chaise longue. Ce meuble nécessaire prête aux sourires entendus. On nous envie ces privautés que les examens nécessitent. Le comte Gabriel de Larochefoucauld a écrit un roman, *l'Amant et le Médecin* qui, d'ailleurs tourne à la confusion de l'amoureux trop inquiet. Et chacun sait les vers jaloux du Vendômois :

Hé ! que je porte et de haine et d'envie
Au médecin qui vient, soir et matin...

Les deux derniers vers du quatrain, je n'ose pas les reproduire.

Le politique, l'avocat, le diplomate, le romancier psychologue, l'auteur dramatique, l'homme d'affaires ont tout autant d'*occasions* que nous. Il nous est plus particulièrement interdit d'en user, *a fortiori* de les faire naître. Un médecin qui mêlerait l'amour, sentimental ou bien physique, à l'exercice de sa profession, aurait tôt fait de compromettre son avenir. Et comment s'en tirerait-il sans vilenie ? Un mari vous confie sa femme, et ce n'est pas pour que vous la lui preniez. Si, faute d'une

discipline dès le premier jour consentie, vous venez à perdre la tête, vous voilà, pour ne pas éveiller de soupçons, contraint, l'année finie, d'envoyer votre note à l'homme que vous avez trompé. C'est verser dans l'ignoble.

Nous avons d'autres garde-fous, la crainte des complications, la crainte de certains... ennuis, dont nous connaissons la fréquence. Et comptez avec les fatigues d'une profession qui vous absorbe extrêmement, sitôt qu'on n'y meurt plus de faim. Étant interne, j'ai, pendant les vacances, remplacé quelques médecins de quartiers populeux. Dur métier. Il fallait monter, du matin à la nuit tombée, de quatre-vingt-dix à cent vingt étages. Voilà qui vous apaiserait le plus fringant. Quant aux « officiels », ayant leur cent lits d'hôpital, les consultations prolongées avec leurs confrères, le souci des malades graves, les examens qu'il faut présider, les leçons qu'il faut préparer, le livre en train, les articles, les expertises, les rapports qui remplissent bien la soirée, tout cela ne leur laisse pas beaucoup d'allant pour les passades, ni beaucoup de loisirs pour une cour plus délicate. Métier sévère, où l'on mûrit, où l'on vieillit moralement, plus promptement qu'ailleurs.

Le plaisantin qui dit des gaudrioles et le bellâtre qui joue les séducteurs voient promptement s'éparpiller le peu qu'ils ont de clientèle. Légèreté de ton, désir de plaire trop voyant, mise coquette et raffinée, usage indiscret des parfums ; élégance affichée, ou même allures d'homme du monde et simple aisance des manières, autant d'obstacles à la très grande réussite. Le client moyen ne se confie bien volontiers — lui et ses proches — qu'à un brave docteur tout rond, tout simple et de petite bourgeoisie, qui s'habille à la confection, chausse de gros

souliers solides et ne s'occupe que de soigner... Ou bien encore, au glorieux pontife qui, le dos à la cheminée, la main dans son gilet et le front soucieux, vous interroge avec condescendance et qui dicte ses prescriptions, solennel et secret. Ainsi faisait *Hilarion*, misanthrope, hypocondre, qui n'était certes pas sans génie, mais que gâta son orgueilleux besoin de faire un chef d'école et d'édifier des doctrines.

Quant à *Sylvestre*, plein de savoir, plein de talent, plein d'éloquence, la peur le hante de passer pour un aristocrate ou un poseur. Il a depuis longtemps adopté la démarche dégingandée, de grands pas en traînant les pieds, certain laisser aller du corps en contraste avec la rude énergie du visage ; on prétend qu'il le fait exprès, dans l'espoir d'être plus populaire, au double sens du mot.

La manière recommandable est à mi-chemin, j'imagine : l'absence de recherche, la plus grande simplicité, une bonhomie un peu froide, de la bonté sans attendrissement, l'air attentif et sympathique, certes, mais avec un rien marquant l'homme que l'on attend ailleurs et qui n'a guère le loisir de s'attarder en vains propos. Femmes sensibles et grandes coquettes n'aiment pas le genre occupé. C'est précisément ce qu'il faut.

Et, quand un examen s'impose, on le fait franchement et sans fausse pudeur (1). A l'hôpital tout autant qu'à la

(1) Pour ce qui est de la tenue du médecin dans son cabinet de consultations et pour bien d'autres questions de même sorte, il faut lire le beau *Traité de Déontologie* tout plein d'honneur et de sagesse de mon collègue à l'Académie, le Dr Paul Le Gendre. Et je veux signaler encore un charmant petit livre du Dr Jean Frumusan, *En marge de mon carnet* (éditions de la *Revue mondiale*). On y pourra trouver un décalogue du

ville, il y faut apporter ce respect de la femme que nous avons appris au foyer maternel, et que les jeunes générations connaissent, quoi qu'on dise. La plus humble en sera touchée. Les Allemands et les Américains — par décence, nous disent-ils — auscultent à l'aide de stéthoscopes à longs tuyaux de caoutchouc, et non pas seulement le cœur, mais le poumon ; beaucoup de médecins français en font autant. Tout de même, là où l'auscultation directe apparaît préférable, n'hésitons pas. On peut fort bien, sans froisser la pudeur, appliquer son oreille à la poitrine d'une femme, un mouchoir fin interposé. Dieu sait si j'ai ausculté et vu ausculter ! et je n'ai jamais observé d'attitude équivoque. A force de le pratiquer, le nu, dans notre cabinet, n'a plus rien d'érotique ni même d'esthétique. Métier, devoir et rien de plus.

Il peut arriver, cependant, que la réputation d'un jeune médecin parfaitement correct ait à souffrir de la malice d'une femme doucement écartée. Ce fut l'histoire de *Modeste*. Comme il avait refusé de comprendre les aimables avances d'une petite actrice délurée, la demoiselle se vengea en racontant, à qui voulait l'entendre, qu'elle avait eu grand'peine à se défendre de ses brutalités. Bavarde, il fallait bien qu'elle racontât quelque chose, et vraiment on ne pouvait pas demander qu'elle racontât exactement ce qui s'était passé. *Modeste* profita de la leçon pour abandonner peu à peu sa clientèle de théâtre et rentrer au milieu bourgeois qui convenait à sa nature.

Bonnes fortunes de médecins, que vous êtes modiques près de celles du chirurgien ! Dans nos squares et nos

médecin et un décalogue du malade, l'un et l'autre recommandables.

promenades, nourrices et bonnes d'enfants ont toujours préféré le cavalier superbe au petit fantassin sans faste. Ainsi les femmes de tous les mondes et de tous les pays sont-elles subjuguées par ce personnage hardi qui leur ouvre le ventre, pénètre délibérément dans leurs intimités anatomiques, et qui met leur vie en péril, peu ou prou. Comme, avec les progrès modernes, elles en réchappent presque toujours, la gratitude enfle leur cœur à proportion des dangers courus et des souffrances endurées. A mesure qu'elles renaissent, un alanguissement, un attendrissement, un besoin d'abandon les gagne, à contempler quelques minutes, matin et soir, penché sur leur lit d'opérée, celui qui osa tant que de les tuer à demi, pour les sauver plus sûrement, le maître très puissant qui, maintenant, leur dispense la vie. Pour une âme un peu romanesque, admiration, gratitude, enthousiasme, tous ces émois, et jusqu'à la faiblesse qui va se dissipant et leur conseille l'abandon, en faut-il beaucoup plus pour les disposer à l'amour ?

Mais la convalescence est brève. Bientôt, on se sépare. Le retour au foyer, la note d'honoraires dissipent le mirage. Une ferveur trop chaude souvent se mue en amitié durable.

Pozzi, vous avez été le plus aimé de ces hommes aimés. Votre personne et votre esprit méritaient ces hommages, et peu d'hommes, en vérité, furent plus accomplis que vous. Une taille haute et charmante ; de la force, de la souplesse, de la grâce ; des traits sans aucune mollesse, en même temps marqués et délicats ; votre sourire à peine fat, presque toujours spirituel ; une voix agréable — un rien banale quand vous redisiez le « cher ami » où l'on ne sentait point de chaleur véritable — mais si joliment

caressante quand vous parliez à une femme, ou simplement lorsque vous vouliez plaire, conquérir une sympathie. Aux obsèques de notre grand Lucas Championnière, vous représentiez l'Académie de médecine. Vos collègues de la délégation portaient bien simplement — un ou deux assez gauchement — le bicorne, l'épée, l'habit brodé que recouvrait un pardessus bourgeois. Mais vous, drapé, presque sans pose, dans un manteau vénitien, vous sembliez le fastueux ambassadeur d'un grand prince, prince vous-même, assurément.

Et que d'autres charmes, encore ! Une somptueuse mémoire, pleine non seulement des choses de votre art, mais aussi des plus beaux poèmes et des plus captivants récits. Dénué de timidité, de sotte modestie, et plein de tact dans la façon de vous mettre en valeur, on eût pu vous juger frivole, si vous n'aviez accompli tant de belles et sérieuses choses : rénovation de la gynécologie française, organisation des Congrès de chirurgie, invention de deux ou trois opérations ingénieuses, et — grâce à l'aimable ténacité de votre ambition — création à la Faculté d'une chaire qui vous fut donnée. Vous aviez bien vos péchés, comme un autre ; peut-être avez-vous fait souffrir sans en souffrir, et l'on vous a vu quelquefois des âpretés singulières chez un être si délicat. Vauvenargues n'a-t-il pas dit que le désir de plaire est déjà un mensonge et vous vouliez plaire toujours. Mais vous étiez capable quand les gens en valaient la peine, de dévouement pleinement généreux et constant. Près des femmes que vous ravissiez par cet ensemble magnifique de séductions, vos camarades, vos amis, vos élèves ont eu le cœur meurtri, le jour affreux où vint un fou assassiner stupidement cette merveille d'homme que vous étiez.

La femme médecin. — En vérité, que dire de nos confrères de l'autre sexe ? Depuis si longtemps qu'on en voit, elles n'ont rien de singulier. La femme est faite pour soigner : elle excelle à certaines tâches. Incapable des efforts physiques de la grande chirurgie, elle fait à merveille les massages et les pansements de la gynécologie médicale et la médecine infantile. Nos étudiantes, qui mènent presque toutes une vie respectable, sont assidues, exactes, attentives, patientes et douces au malade qui souffre. Le triste hôpital, elles le parent d'un peu plus de douceur, d'un peu plus de pitié. Et voyez-les encore à l'œuvre dans nos laboratoires, expérimentant sur les petites souris blanches, maniant le microtome, colorant les « préparations ». Rien ne leur convient mieux que cette petite cuisine délicate de l'histologie normale ou pathologique, de la microbiologie.

D'ailleurs, ces demoiselles savent fort bien se faire aimer. Après les longues fréquentations à l'hôpital où règne, parmi la douleur, une atmosphère de tendresse, on les épouse volontiers. Et nous connaissons, dans Paris, une douzaine d'excellents ménages où M. le docteur et Mme la doctoresse alternent leurs jours de consultations.

Les misogynes se plaisent à redire que nos confrères féminins se signalent plutôt par l'excellence de leur mémoire, leur bon vouloir et leur bon sens que par la richesse de l'imagination créatrice. Mais comment dénier le génie à la femme, quand nous voyons présentement, dans les lettres françaises, une Mme de Noailles, une Gérard d'Houville, une Colette et quelques autres ? Nous avons, nous, pour notre orgueil, Marie Curie. Pour l'une des plus illustres inventions des temps modernes, sachez bien qu'elle a fait autant que Pierre Curie. Et qu'importe

qu'elle n'ait point subi nos examens de doctorat, alors qu'elle a doté la médecine d'une puissance guérissante au merveilleux pouvoir !

Nous avons des praticiennes très remarquablement habiles à se créer, à contenter et à garder les plus aristocratiques et les plus riches clientes de Paris. Nous avons une Mme Nageotte, incomparable médecin des déformations vertébrales et des maladies éruptives; une Mme Déjerine, neurologiste honorée dans le monde entier pour sa découverte des *paralysies radiculaires*, vénérée de ceux qui l'ont vue, pendant et après la grande guerre, soigner les blessés de la moelle épinière comme personne n'eût su le faire; Mme Déjerine, que l'Académie de la rue Bonaparte se doit d'élire à l'un des plus prochains fauteuils vacants. Nous avons nos femmes d'élite et par la délicatesse du cœur et par la force de l'esprit.



CHAPITRE IX

LE STYLE MÉDICAL
MÉDECINS PHILOSOPHES

LE meilleur style, pour l'homme de science parlant de sa science, c'est le plus simple et nous n'avons qu'à démontrer. Être clair, exposer nos recherches de telle sorte que nos pairs puissent bien aisément en contrôler l'exactitude, voilà l'essentiel. Un savant qui abuse d'épithètes fleuries ou d'adverbes impressionnants est comparable à un chirurgien qui se vanterait de ne pouvoir opérer qu'avec un bistouri à manche d'or, tout incrusté de gemmes : ici, les pierreries ne peuvent que gêner la main.

Pour définir ou pour décrire avec précision, il n'y a qu'un mot juste, et celui qui le trouve habituellement est un bon écrivain. « Les plus grandes choses n'ont besoin que d'être dites simplement ; elles se gâtent par l'emphase. » Notre littérature médicale offrit jadis quelques exemples de ce manque de goût. Bauhin, anatomiste du XVIe siècle, avait décrit le repli membraneux qui ferme, à la façon d'une soupape, notre gros intestin à sa partie supérieure, barrière des apothicaires, comme longtemps on l'appela. Et l'anatomiste Sappey — qui enseigna pompeusement le corps humain à vingt générations d'étudiants, trouva, pour en parler, cette phrase : « Bauhin se servit de cette valvule comme d'une nacelle, pour voguer vers l'immortalité. »

Comme le bon Flaubert se serait égayé des aphorismes dont *Richet* père illustrait ses leçons ! Pasteur n'avait pas

encore transfiguré la chirurgie, art timoré de luxations, de fractures, de hernies, d'incisions et de ligatures. La plus timide amputation donnait la mort, et il eût été criminel d'oser ouvrir un ventre. Nous possédions, pourtant, en cet art, de grands hommes, et Didier-Dominique Richet en fut un. Nul, jamais, n'ouvrit un phlegmon d'une plus magistrale main : le coup de bistouri fait homme. Et il avait donné le plus complet, le plus profond *Traité d'anatomie médicale et chirurgicale.* Il tenait si indiscutablement la tête des opérateurs de son temps qu'il siégeait, honneur suprême, à l'Académie des sciences (1). Il tenait pour chose sublime l'honneur d'enseigner la jeunesse : ce sentiment lui commandait l'emploi de l'ampoulé, du prud'hommesque. Sa grande silhouette doctorale, la majesté du port de tête avec un regard ingénu, la solennité de ses gestes, l'emphase naïve de sa voix, faisaient nos délices, vers 1885, alors que nous débutions sur les bancs de l'école, irrévencieux gamins, plus prompts à caricaturer nos maîtres qu'à tirer fruit de leur enseignement. Les murs de la salle de garde du vieil Hôtel-Dieu de Paris étaient couverts d'inscriptions relatant les plus célèbres de ses phrases comiques :

« Ne l'oubliez pas, messieurs ; il y a, dans la paume de la main, une ligne qui la partage en trois moitiés inégales. »

« La pauvre femme avait toujours sa tumeur du sein dans la tête !... »

« Hélas ! quand la malheureuse opérée se réveilla, elle était morte. »

(1) La section de médecine, à l'Académie des sciences, ne comprend que six places : deux pour les anatomistes et physiologistes, deux pour les médecins, deux pour les maîtres de la chirurgie.

Et, à propos de la description anatomique d'un sphincter :

« Il n'est aucun de vous, messieurs, qui n'ait vu un cheval aller à la garde-robe !... »

De tels mots ne s'entendent plus : ils ont disparu de nos amphithéâtres avec la majesté compassée du discours. L'enseignement moderne, tout aussi digne et plus précis, a beaucoup perdu de sa pompe.

Avec Landouzy, le doyen, qui fut aussi un noble maître — petit, il portait beau, regardait volontiers par-dessus son lorgnon et semblait avoir pris pour devise le *cœlum tueri jussit* du vieil Ovide — il avait revêtu le caractère de raccourcis vigoureux, d'aphorismes frappants, volontiers ressassés, dont s'enrichissaient les mémoires ; mais comme il abusait, par souci d'élégance, des phrases inversées et du mode interrogatif, les étrangers, dans les congrès, prenaient parfois pour ironies ses plus gracieux compliments.

On dit communément, et depuis Molière, que nous usons trop volontiers de mots tirés du grec, pour mieux cacher notre ignorance. Quand quelqu'un nous consulte pour troubles digestifs, aucun de nous, présentement, ne se satisfait de prononcer avec gravité : « C'est une gastro-entérite ». On peut croire que, maintenant, nous ne nous contenterons pas de si peu ; le nombre, tous les jours croissant, de nos acquisitions précises, peu à peu nous arrache à l'antique banalité et à ces attitudes qui croyaient suppléer au défaut de savoir. D'ailleurs, comme les menuisiers les serruriers, les couturières et les hommes de loi, nous avons droit à notre langage technique, d'autant plus légitime qu'il faut nous faire entendre des élèves ou des confrères, au chevet d'un patient qui pourrait souffrir de comprendre.

Les médecins de notre temps — pourvu qu'ils aient reçu la culture classique, et même s'ils l'ont oubliée — écrivent presque tous une langue décente, très convenablement ajustée à l'objet. Sans doute abusent-ils de quelques lieux communs : « C'est à X... que revient l'honneur d'avoir, le premier, décrit cet important symptôme.... » Nous ne nous lassons pas assez de quelques fausses élégances qui sentent le collège. Nous disons abusivement, mais bien commodément, « faire une maladie » : « Votre mari, madame, vient de nous faire une bonne pneumonie franche. » Marcel Proust nous l'a reproché avec esprit. Les véritables écrivains, là comme ailleurs, sont rares. Nous en avons compté quelques-uns de fort bons ; nous en comptons encore.

L'immortel inventeur de l'auscultation, René-Théophile-Hyacinthe Laënnec, est l'un de nos meilleurs modèles pour la méthode de recherche, et pour le style aussi. Certaines descriptions, dans les *Leçons cliniques* de Trousseau valent presque leur renommée, qui fut immense. Charcot avait souvent des trouvailles inoubliables. Son élève Brissaud eut l'heureux don de la formule pittoresque, et Albert Pitres, dans son ouvrage avec Régis sur les *Obsessions*, dans ses études sur les *Névrites*, sur les *Localisations cérébrales*, dans ses *Nerfs en schéma*, approche, à mon avis, de la perfection. Telles pages de Paul Reclus, l'évocation de la fontaine d'Ahusqui, dans son Béarn, « vont jusques à l'exquis et à l'excellent », comme dit La Bruyère. Fils et élève d'un professeur de lettres, Ernest Dupré — j'en appelle à Bourget — fut, certes, un écrivain médical accompli : une propriété de termes, une concision classiques, et le don de la vie, quand il peignait un pervers, un toxicomane, un paralytique général, et quand il démon-

tait les rouages psychologiques d'un prévenu pour quelque rapport de médecine légale.

Nous avons nos poètes. Le charmant Camuset, des *Sonnets du Docteur :*

> ... La Muse m'a dit : je suis tendre
> Je n'amène pas le client
> Mais je console de l'attendre.

Le professeur Renaut qui enseignait, et magistralement, l'histologie à la Faculté de Lyon, a signé Sylvain de Saulnay un volume de vers : *Ombres colorées*, édité chez Lemerre : je viens de prendre, après vingt ans, plaisir à le relire.

Et l'on ne peut nier que Jean Lahor ne soit un maître, qui nous laissa, mourant trop tôt, une *Histoire de la littérature hindoue, le Livre du Néant, l'Illusion*, *les Quatrains d'El Ghazali* et *l'Enchantement de Siva*. Pessimiste et enthousiaste, néo-bouddhiste au cœur brûlant de charité, il a pleuré des chants dont nulle anthologie ne pourra se passer.

Chirurgien illustre, l'un des tout premiers de son temps, et fertile en idées jusque dans le domaine inattendu de la finance, prosateur et poète, Jean-Louis Faure, si parfaitement calme aux moments dramatiques d'une salle d'opération, a pourtant l'âme débordante des lyriques. Secrétaire général de la Société de chirurgie, il a prononcé là cinq ou six éloges funèbres qui furent acclamés. Il nous offrit, l'année dernière, un émouvant *Claude Bernard*. Mais son chef-d'œuvre demeure, je pense, la petite plaquette de soixante pages : *l'Ame du Chirurgien*, où il a mis sa ferveur, sa tendresse et sa foi. Ah ! Jean-Louis n'a

que faire, comme tel autre que je sais, de fignoler ses phrases, de ciseler un dur métal ! Que lui importe une répétition et, çà et là, quelque bavure ! Il est avant tout chaleureux et il écrit moins qu'il ne chante. C'est le *pectus quod disertos*.... Le souffle passe : à grands coups d'ailes, la phrase monte et plane, pour redescendre avec la plus fière lenteur et s'envoler bientôt encore. Chaleur d'âme admirable, et qui passe en beauté toutes les corrections, toutes les élégances, souveraineté d'un grand cœur.

Médecins philosophes. — Ceux qui ne prennent pas la peine de relire, de temps à autre, les bons ouvrages consacrés à l'histoire de l'esprit humain nous reprochent à la légère de mêler indûment la médecine à la philosophie. Rapprochement inévitable, en vérité.

D'abord, les âges très lointains où l'exercice du sacerdoce, l'art de penser et l'art de guérir ne font qu'un. Puis les pythagoriciens et cette vieille école de Crotone, qui déjà plaçait l'âme raisonnable dans le cerveau : Anaxagore, Héraclite, Empédocle, Démocrite s'appliquent à disséquer des animaux pour tâcher de surprendre le secret de la vie. L'hippocratique traité de *la Bienséance* dit qu'il importe grandement de transporter la médecine dans la philosophie et la philosophie dans la médecine. Aristote, fils de médecin, commence de créer la science anatomique, la physiologique et voire même l'embryologique. Et tous, Erasistrate et Epicure, Sextus Empiricus, les sceptiques et les empiriques, Galien — philosophe autant que médecin et qu'on dirait avoir prévu la querelle des « universaux », les mystiques alexandrins, les Arabes, de Léon l'Africain à Avicenne et au juif Maimonide, le maître de *la Somme*, qui leur a pris leur physiologie, ce fou de Paracelse, Robert Fludd, Van Helmont, Bacon le moine, Bacon le chancelier,

Cardan, Fernel et Fracastor, Gassendi, Sylvius, Malpighi comparant le cerveau à une glande suintant le fluide nerveux, tous prétendent aider les médecins à utiliser leurs trésors et édifier leurs idées générales sur les assises, alors bien incertaines, de nos sciences naturelles. Descartes écrit la phrase partout citée : « S'il est possible de trouver quelque moyen qui rende communément les hommes plus sages et plus habiles qu'ils n'ont été jusques icy, je crois que c'est dans la médecine qu'on doit le chercher. » Tout entiché de « localisation », il veut situer l'âme, et la place, au petit bonheur, dans la glande pinéale. La connaissance de l'âme humaine ne va pas sans celle du corps, et l'on voit le grand Bossuet qui mène son royal élève aux « anatomies » de Duverney ! Leibnitz a appris et il a médité tout ce que son temps peut connaître : il reproche à la physiologie de ne pas servir, comme il conviendrait, la pathologie et la thérapeutique. Claude Bernard disait la même chose cent soixante ans plus tard. Voici Haller qui nous apporte la notion d'irritabilité. L'idéaliste Burke est médecin, et médecin Hartley, prédécesseur de David Hume ; et médecin encore La Mettrie, le matérialiste. Le maître de l'école écossaise, Th. Reid, s'efforce d'expliquer les phénomènes du moral comme on explique les phénomènes de la nature. C'est le retour à l'empirisme que transforme Barthez, à l'école de Montpellier, en invoquant le « principe vital ». Schelling est médecin, comme Cabanis, comme Pinel, comme Broussais. Voici Bichat, génial inventeur de l'anatomie générale, et sa fameuse et si insuffisante définition de la vie....

Ainsi, au long des âges, philosophes et médecins s'entr'aident et se nuisent. La doctrine domine tout; nul qui ne soit systématique. Et même ceux-là qui enseignent

qu'il faut se confiner à la pure observation, ne parviennent pas à s'évader d'un certain dogmatisme.

Avec les grands cliniciens du dernier siècle, avec Laënnec, avec Bretonneau, avec Bouillaud, avec Trousseau, avec Potain, avec Fournier et plus tard, avec Babinski, avec Widal, voilà qu'enfin se fait la séparation. Le philosophe retourne à sa métaphysique, à sa logique, à sa morale. Le médecin renonce aux trop vastes concepts pour observer minutieusement ses malades, préciser les symptômes qui décident son diagnostic, comparer les signes aux lésions, étudier les causes, classer les maladies, expérimenter les remèdes. Modestement, il se soumet à la recherche de ces vérités partielles, seules véritablement accessibles à ses moyens d'investigation. Honnête humilité qui fait sa grandeur et lui permet des progrès incessants. Touchant Dieu, l'énigme du monde ou l'immortalité de l'âme, chacun a son sentiment personnel, qu'il se défend bien de mêler à ses travaux techniques. Nous avons nos croyants et nos libres-penseurs; les plus savants et les meilleurs sont dans l'un et l'autre parti, et nous n'en avons cure. Pour les concours ou les élections aux hôpitaux, à la Faculté, à l'Académie, les opinions philosophiques, le culte où l'on est né ne comptent à peu près pour rien.

Claude Bernard est venu, donnant au mot déterminisme son sens véritable et sa force, mais refusant obstinément de remonter à la cause première, de se laisser entraîner hors du domaine expérimental pour celui des généralisations hâtives : « Là, je n'ai pas d'opinion; c'est affaire de foi, non d'expérience.... Le véritable pourquoi des choses nous sera éternellement inconnu, et il est même absurde de se poser cette question en physiologie. » Sagesse qui me paraît être la condition même du progrès scientifique.

A une recherche bien conduite on ne pourra jamais opposer qu'une recherche mieux conduite; encore ne s'opposeront-elles pas, mais bien se surajouteront; tandis que toutes les constructions métaphysiques, en fin de compte, s'équivalent en laissant l'esprit indécis.

Cl. Bernard, véritable grand homme, modeste, — sinon pour lui-même, du moins pour la science dont il voit clairement le but et la limite, — n'a voulu d'autre gloire que celle de laisser quelques trouvailles immortelles et celle de nous avoir fait présent d'un nouveau *Discours de la Méthode*, d'un catéchisme de science, d'un guide sûr, pour qui s'en veut aller à la recherche de la vérité accessible.

Elle s'attaquait maintenant, cette recherche, au système nerveux. Après les curieux, mais parfaitement arbitraires essais de Gall, Magendie, le maître même de Bernard, fit voir que nous avons un système nerveux sensitif, pour amener à la moelle épinière et de là au cerveau la connaissance du monde extérieur, de la beauté qui nous attire, de nos ennemis qui nous guettent; et d'autres nerfs, centrifuges, ceux-là, pour véhiculer à nos muscles les ordres du cerveau, quand il commande un geste pour attirer, pour repousser, pour épouser ou pour combattre, une parole pour persuader, pour séduire ou pour injurier.

Et de là devait découler toute la psychologie objective. Vers 1860, Dax, Bouillaud, puis Broca, étudiant avec acharnement les cerveaux d'aphasiques, reconnaissent qu'un point du manteau cérébral (exactement le pied de la troisième circonvolution frontale gauche) est ordinairement lésé : ils croient pouvoir situer en ce point la fonction normale du langage articulé.

En 1870, deux jeunes Allemands, Fritsch et Hitzig,

expérimentant sur le chien, montrent que l'excitation de certain point de l'écorce grise provoque invariablement les mouvements d'une patte, toujours la même pour le même point excité, et que l'ablation de ces zones cérébrales s'accompagne toujours de paralysies correspondantes. L'Anglais David Ferrier, François-Franck et Pitres, à Paris, des Italiens, des Allemands encore, nous apprennent qu'il en est de même chez les animaux les plus proches de nous, chez les singes anthropoïdes. Mais que se passe-t-il pour le cerveau de l'homme ?... De 1877 à 1883, Charcot et son élève Pitres, usant avec une rare sagacité de la méthode anatomo-clinique, comparant et recomparant les convulsions et les paralysies aux lésions causales, nous apprennent la fonction sensitivo-motrice de notre écorce cérébrale. Ils dressent la carte géographique de nos localisations motrices et celle de nos localisations sensorielles : ici, le siège des mouvements de la tête, du cou, du tronc, du bras, de l'avant-bras, du pouce ; là, le siège de l'odorat, de la fonction visuelle, du goût. Besogne magnifique et si solidement conduite que rien, depuis, n'en a bougé. Certes, la localisation de Broca (langage articulé) fut contestée avec des arguments fort impressionnants par le professeur Pierre Marie et par son élève Moutier. Toutes les autres sont demeurées immuables, universellement admises des neurologues et des psychologistes.

Des philosophes ont paru craindre que ces découvertes ne s'affirment qu'au détriment de la foi religieuse. Tel écrivain passionné les voudrait dénier comme pour débarrasser de ce souci l'apologétique chrétienne. Crainte bien injustifiée ! Nous ne décrirons jamais qu'un organe et, si l'on veut, une demeure.

Les découvertes de l'anatomie fine peuvent bien grossir le trésor de nos connaissances, l'Italien Golgi, l'Espagnol Ramon y Cajal nous enseigner la structure intime des centres nerveux. Voici le neurone, l'*unité* psychologique : neurones de projection pour les relations avec le monde extérieur et nos propres organes; neurones transversaux disposés en feutrage, qui courent d'un point à l'autre de l'écorce grise, rejoignent, relient en tous sens les groupes de cellules, assurant la synergie fonctionnelle de l'ensemble, permettant la comparaison, l'addition, la soustraction, la multiplication des images, enregistrées au moment même ou conservées et puis ressucitées par la mémoire. Meynert enseignera que le cerveau est, au premier chef, organe d'association.

Et voici la grande cellule pyramidale du manteau cérébral, triangulaire, encornée, avec sa tête empanachée, ses arborisations latérales et son prolongement de base ou *cylindraxe*. C'est elle qui perçoit, qui ressent, qui se souvient et qui ordonne. Vénérable point culminant des trois règnes de la nature, loge innombrable de l'habitacle de Psyché. Mais toujours on pourra nous dire que l'habitant et la demeure ne sont pas une même chose. C'est bien ici le point mystérieux où commence la métaphysique et où finit ce que nos faibles sens peuvent savoir.

Viennent les psychiatres et les neurologistes, qui, maintenant, nous font toucher du doigt les lésions anatomiques, cause évidente de quelques maladies mentales. Où donc est l'âme de l'idiot dont le cerveau n'est qu'une informe ébauche ? Que devient celle du paralytique général, de qui s'écroulent la mémoire et le discernement, et qui s'abîme d'heure en heure — il était, l'an dernier, Nietzche ou Maupassant, débordant de génie — à mesure que les

tréponèmes, dès longtemps installés en colonies dans ses méninges, détruisent les éléments nobles, coupent les communications et font une bouillie infâme avec l'organe-roi ?... Pour un penseur simpliste, quelle tentation de répondre par l'affirmation lourdement matérialiste !

En vérité, cette question difficile ne nous concerne plus. Elle nous passe : car c'est encore ici de la métaphysique, et la science médicale ne nous en apprend rien. Lisez ou relisez les œuvres de M. Bergson, qui a des solutions pour ces problèmes. Nous autres, quand nous aurons constaté le parallélisme à peu près constant entre l'importance et la progression des lésions anatomiques, l'importance et la progression de la déchéance mentale, nous aurons dit tout ce que la médecine nous permet d'affirmer (1). Pour le reste, faites appel à la philosophie ou à la foi.

Mais, au royaume de psychologie, le médecin moderne est seigneur d'importance. Conduite par les grands esprits que l'on sait, l'introspection avait donné tous les trésors, ou presque, qu'on peut attendre de la recherche subjective. Ses progrès commençaient de se ralentir quand intervinrent biologistes et cliniciens.

Pour débuter, que de tâtonnements ! Longtemps, ils s'acharnèrent à découvrir ce qu'ils nommaient l'équivalent physico-chimique de la pensée ; mais il y fallut renoncer, le cerveau ne consommant pas comme un muscle. Et puis, on s'appliqua à l'enregistrement minutieux des manifestations thermiques, circulatoires ou musculaires accompagnant le travail de l'esprit ou les explosions émo-

(1) Sur les *Limites de la biologie*, Grasset a écrit un ouvrage que tout le monde a lu, et qui serait tout à fait sage, si ce neurologiste croyant avait noté ce fait indéniable que ces limites reculent tous les jours.

tives. Profitable besogne, certes, et remarquablement conduite. Mais c'était prendre par le dehors les jeux de l'âme, demeurer sur le seuil et frapper à la porte close sans pouvoir l'ouvrir.

Th. Ribot, le maître incontesté de nos générations, entendait bien édifier le meilleur de son œuvre sur le savoir des neurologues et aliénistes de son temps. Or, la médecine mentale, à présent très grande personne, était encore à son premier balbutiement. La conception, un peu trop prompte et confiante, que le génie du grand Charcot s'était faite de l'hystérie, dut être, trente années plus tard, de fond en comble revisée, par Babinski, puis par Ernest Dupré. Et s'écroula, du même coup, ce qu'on avait fondé sur elle.

Dérivant de la même source (une conception inexacte de l'hystérie), la doctrine — prodigieusement illustre — de Siegmund Freud devait périr semblablement. D'abord, elle parut devoir submerger l'univers. Les peuples, en particulier de formation luthérienne, s'agenouillèrent pour adorer l'idole de la *Libido*. Elle perd chaque jour de sa force éphémère, partout où luit encore la pure et rafraîchissante lumière du jugement critique.

Alors se fit, pendant la guerre, au service psychiatrique du Val-de-Grâce, ce renouveau de la psychologie par la pathologie mentale (1) que j'ai maintes fois célébré. De la classification moderne des psychoses et de l'étude approfondie de celles que n'accompagne nulle lésion anatomique appréciable, naquit la plus nouvelle, la plus exacte, la

(1) Cf. Achille Delmas et Boll, *La personnalité humaine* (Flammarion) ; préface de *l'Angoisse humaine* (les Éditions de France) ; *A la recherche des facultés de l'âme*, in *Revue de France*, 1er janvier 1926.

plus pratiquement utile de toutes les nomenclatures des facultés de l'homme. La connaissance des cinq psychoses affectives, des maladies de l'âme, illuminait d'un jour éblouissant les caractères, l'âme elle-même. Il ne s'agissait pas d'une simple nomenclature, mais bien d'une explication légitime. Nous allons jusqu'au Moi profond, celui qui ne dépend ni du milieu, ni de l'éducation, ni des circonstances. Nous croyons remonter jusqu'à la source même des actions humaines. Nous comprenons pourquoi cette lâcheté, pourquoi cet acte d'héroïsme, pourquoi cette activité dévorante, pourquoi cette longue torpeur; pourquoi cette tendresse, pourquoi cette férocité; pourquoi ce Misanthrope et cette Célimène; ce Tartufe, Harpagon ou le Malade imaginaire; pourquoi ce désintéressement, cette modestie, cet oubli des injures et pourquoi cette avidité, cet orgueil, cette avarice, ces vindicatives rancunes; pourquoi les héros et les tyrans, les saints et les pervers, les grandes figures de l'histoire et les chefs-d'œuvre de nos littératures.

Titre de gloire incontestable à cette médecine et à cette psychologie françaises, que l'on disait en décadence, et qui tient en main ce flambeau.



CHAPITRE X

L'ATHÉISME DES MÉDECINS LA MORT DU MÉDECIN

VOUS autres, médecins, vous êtes tous, ou peu s'en faut, athées et matérialistes; vous niez l'âme avec une grossièreté révoltante, sous prétexte que vous ne l'avez pas rencontrée sous votre scalpel, et le sens du Divin vous manque lamentablement! Nous avons cent fois entendu ces phrases ou des phrases de même sorte, que dictent des esprits légers.

D'abord, nombre de médecins, et parmi les plus éminents, ont conservé la foi (1), et voire se soumettent, sans respect humain, aux pratiques que commande le culte où ils sont nés. Pour ce qui est des autres, il en est peu, présentement, pour se targuer de matérialisme et catégoriquement nier le Dieu créateur et conservateur du monde. La que-

(1) Au cours du XIXe siècle, trois génies ont plus particulièrement contribué à établir la médecine sur des bases scientifiques : au début, Théophile Laënnec, principal fondateur de la méthode anatomo-clinique ; au milieu du siècle, Claude Bernard, maître de la médecine expérimentale ; et, sur la fin, Louis Pasteur, créateur de la médecine étiologique. Or, Laënnec et Pasteur, doués d'une prodigieuse imagination créatrice, furent, dans leur recherche scientifique, rigoureusement, impitoyablement positivistes, immolant leur plus chère idée préconçue devant le moindre fait contraire. Ils furent, l'un et l'autre, catholiques et pratiquants. Dédoublement bien instructif, n'est-il pas vrai ? de leur esprit.

relle anticléricale, nous la voyons menée dans nos provinces, par quelque candidat à la députation : il a fait de la médecine et vise, comme a dit Sardou, à médicamenter le pays. Mais, qui se mêle aux luttes politiques n'est plus bien représentatif de notre profession. Qu'ils aient gardé ou non la foi de notre enfance, les médecins enclins aux idées générales ressemblent fort à tous ces maîtres appartenant à l'Académie des sciences auprès de qui, ces temps derniers, le *Figaro* menait une enquête instructive : ils se montrèrent profondément respectueux des croyances d'autrui, et nul ne vit qu'elles fussent incompatibles avec la recherche de la vérité dans les sciences mathématiques, physiques ou naturelles.

Et quel sens pourrait donc avoir cet affreux mot de matérialisme, alors que nous ne savons rien de la réalité objective de ce qu'on nomme la matière ? Assurément, notre cerveau ne peut communier qu'avec des apparences. Nous vivons baignés dans un vaste océan de vibrations diverses que nous nommons visuelles, auditives, tactiles, gustatives, olfactives. Elles nous assaillent de toutes parts. Au contact de nos périphéries sensitives, elles se muent en vibrations nerveuses, qui vont cheminant de proche en proche le long de nos nerfs pour parvenir jusqu'à l'écorce grise de notre appareil cérébral. Vibrations de quoi ? de la matière ? Nous ne le savons pas, et l'on peut supposer que, sur ce point, nous n'aurons jamais que des doutes. La science ne saurait nous permettre de rien connaître *en soi*. Elle ne peut avoir d'autres ressources, pour assurer ses vérités, que de contrôler nos sens l'un par l'autre et par les sens de nos semblables, aussi faillibles que les nôtres, armés ou non d'appareils grossissants. Ce qu'on nommait jadis l'*ontologie* reste fermé à nos moyens d'investigation,

si bien que, loin de nous dire matérialistes, nous serions bien plutôt idéalistes ou, si l'on veut, « phénoménistes ».

L'on voit des hommes attachés à ne jamais prononcer le mot âme. Mais comment s'en passer ? En psychiatrie, il nous faut distinguer la pathologie de l'entendement — les troubles de nos facultés proprement intellectuelles, étroitement liées aux lésions de l'encéphale — de ces psychoses affectives, de ces grandes perturbations du caractère que n'accompagne aucune destruction anatomique appréciable. Jusqu'à plus ample informé, nous estimons que leur convient le nom de maladies de l'âme ou de psychopathies. Nous croyons donc à l'âme, domaine de l'affectif.

Mais, si vous nous demandez d'établir scientifiquement l'immortalité de cette âme, que pourrions-nous répondre, sinon que rien ne nous autorise à nous hausser jusqu'à pareil sujet et que nous nous sentons ici tout à fait désarmés, pour affirmer ou pour nier ? Demandez aux religions, qui commencent où nous finissons et savent ce dont nous ne saurions connaître en tant que médecins. De même, il ne mériterait qu'un haussement d'épaules, celui qui oserait se lever pour dire : « Ma science me permet de dire et de prouver que Dieu n'existe point. » Ainsi, le grand problème, dont l'humanité se tourmente depuis qu'elle a appris à méditer, ne nous appartient pas. Ce n'est pas nous qui apporterons ce qu'il faudrait pour le résoudre, et Claude Bernard était sage, alors qu'il nous disait, à peu de chose près : « Laissez à la science ce qui est à la science et à Dieu ce qui est à Dieu. » C'est là ce qu'il faut, je crois bien, graver en face de nous sur le mur, alors que nous sommes tentés d'opposer nos méthodes à celles des Églises.

Cette tentation nous vient, je pense, de ce que nos opérations mentales se font en sens inverse.

Pour un croyant, la foi est préadmise et parfaitement intangible, la vérité venant de la révélation. L'excellence de cette vérité, c'est l'apologétique qui la démontrera en entassant tous les arguments favorables et en battant en brèche tout argument qui pourrait être adverse. Il ne s'agit pas de chercher ce qui est, d'avance, trouvé, mais uniquement d'affirmer et de corroborer. Et si paraissent défaillir les raisons que connaît la raison, les raisons du cœur interviennent, et l'illustre : « Il faut croire, abêtissez-vous » d'un Pascal.

C'est la méthode absolument inverse qui nous conduit dans la recherche de nos vérités accessibles. La nature ne se révèle pas à nous spontanément; elle est jalouse de ses secrets. En présence d'un phénomène où mord notre curiosité, le besoin s'empare de nous d'en mettre au jour le mécanisme, de le saisir, de le comprendre, de l'asservir s'il est propice, de le combattre s'il est pour l'homme un mal. Une idée s'offre à notre imagination créatrice. Elle n'est rien qui vaille que comme instigatrice, comme provocatrice d'expériences impartiales, qui vont vérifier notre hypothèse ou la rejeter au néant. Son idée préconçue, le chercheur, eût-il du génie, ne doit pas la chérir ni la défendre dans son orgueil; elle est sa fille, aimable Iphigénie qu'il lui faudra savoir immoler; la théorie présomptueuse devra s'humilier devant le fait acquis. Seule méthode probe et grande pour le savoir humain. C'est pour en avoir formulé les règles que Claude Bernard restera le grand éducateur. C'est parce que Pasteur s'en est impeccablement servi, parce que son puissant génie s'est humblement soumis à cette discipline, qu'il restera le plus prodigieux inventeur au service des hommes.

Et plus d'un d'entre nous voudrait voir la même manière

appliquée à l'inconnaissable! Le scientifiquement inconnaissable, dont tant d'âmes ont soif ardente, on n'y parvient que par d'autres chemins. Sachons nous taire au seuil qu'il ne nous appartient pas de franchir.

Et certes, parmi tant de douleurs physiques, de tortures morales le plus souvent imméritées, devant ces fléaux qui s'abattent sur les plus beaux et les meilleurs, quand nous voyons l'atroce guerre assassiner l'élite, quand sous nos yeux le pur génie ailé qui planait haut s'écroule aux noirs abîmes, quand triomphent journellement le méchant du brave homme, le fort du délicat et l'avide orgueilleux d'un plus modeste qui s'oublie, il arrive que s'obscurcisse la notion de Providence. Quotidiennement mêlés aux souffrances humaines, las parfois de lutter contre l'impitoyable et de vainement espérer le miracle, nous ne sommes pas sans excuses de trouver par trop insondables des desseins, au premier abord si aveugles.

Je n'oublierai jamais ce jour où, jeune médecin, j'appelai Charcot au chevet d'une jeune fille noble, délicieuse et parfaitement innocente, inexorablement frappée. Devant un tel coup du destin, mon maître, son beau visage plein de tristesse et de courroux, m'entraîna, murmurant la phrase terrible de Gloster au quatrième acte du *Roi Lear* :

As flies to wanton boys, are we to the gods :
They kill us for their sport ! (1)

Ce cri de douleur et de reproche, que de fois il m'est

(1) Comme une mouche dans la main d'un enfant méchant, ainsi sommes-nous dans la main des dieux : on dirait qu'ils nous tuent par jeu.

revenu au cours de ma carrière! Heureux celui qui, par delà les destins trop cruels, ne laisse pas de voir distinctement le maître de miséricorde, le « doux sauveur » qui nous fut enseigné!

La mort du médecin. — Ce n'est pas tout à fait la mort de tout le monde. Souvent le médecin fait son diagnostic, prend claire conscience de tout ce qui l'attend. L'atlas d'anatomie, qu'il a en tête depuis ses vingt ans, et dont les précisions s'étaient un peu brouillées en sa mémoire, reprend ses traits, ses plans et ses couleurs; il voit évoluer en lui la lésion qui le consume et qui gagne de proche en proche....

Insupportable, impossible à soigner, ne faisant rien comme tout le monde quand on l'opère pour un bobo, quand un rhume lui donne 38°,5 central, il devient clairvoyant à sa dernière maladie et regarde en face la mort, vieille ennemie qu'il a combattue tant de fois et qui va se venger des reculs qu'il lui infligea.

Chez les plus grands, la curiosité professionnelle survit aux souffrances; ils s'objectivent, voient leur mal comme chez autrui; sans doute en tirent-ils quelque sérénité (1). Que de choses, pourtant, il y aurait encore à faire ou à dicter! Vont-ils se perdre, les bénéfices inédits d'une si longue expérience?... Mais il est trop tard, à présent; l'accablement est survenu, la rupture des forces, apportant la résignation avec le sentiment qu'on n'est plus

(1) Le Dr Helme, dans *les Jardins de la médecine*, a consacré un émouvant chapitre à la mort courageuse de quelques médecins connus. Au tome VI de son *Journal*, Edmond de Goncourt reproduit une conversation où Dieulafoy raconte le tranquille héroïsme de Trousseau, tandis que, peu à peu, le détruisait, en le suppliciant, une tumeur maligne.

responsable, que le droit au repos est désormais acquis....

J'ai vu mourir quelques-uns de mes maîtres, des camarades et des jeunes, beaucoup de jeunes : le métier n'est pas sans péril. Longues fatigues dans le jour, où s'épuise le cœur à monter les étages, durs réveils dans la nuit, inquiétudes obsédantes des cas graves ou des concours, gourmandises qu'on croit réparatrices et qui ne font qu'accroître l'usure, point de vacances avant la cinquantaine, sans compter les contagions.... Et puis encore, la rencontre de l'hypocondriaque revendicant : il se sent beaucoup plus malade depuis vos soins de l'an dernier et il vous en demande raison; ou bien, revolver en main, il vient vous reprocher une opération qui devait le sauver et qui a fait le malheur de sa vie. Un Guinard, dans la cour de l'Hôtel-Dieu, un Pozzi, dans son beau cabinet de l'avenue d'Iéna, ont été mis à mort par des hommes de cette redoutable sorte.

Et comment oublier les milliers de jeunes chirurgiens, de médecins de bataillon, d'internes, de médecins auxiliaires tués à l'ennemi en soignant nos blessés, ou morts de maladies contractées en service pendant cinquante mois de sublimes, d'effroyables combats! Nos héros du corps de santé — sans armes pour détendre leurs nerfs en ripostant — ont égalé en abnégation les héros combattants.

Au chevet de *Philémon*, que guettait une mort prochaine, j'ai rencontré un prêtre de haute culture, de bonté véritable, et de douceur persuasive. Je voulus m'éloigner pour les laisser tête à tête. Mon maître me retint, et, devant moi :

« Mon vieil ami, dit-il à l'abbé contristé, il est maintenant bien certain que vous ne me convertirez pas. Je vous aime vraiment, je sais que vous m'aimez aussi et que je vous chagrine en résistant à vos exhortations.... Dans les

moments où mes douleurs sont violentes à l'excès, je souffre trop pour vous bien entendre; dès que je suis, comme à présent, apaisé par une piqûre, les arguments, accumulés durant toute une vie dans ma cervelle de vieux philosophe, reviennent en bon ordre encore... nous n'en finirions pas de disputer! »

L'abbé partit, promettant bien de revenir et de livrer bataille jusqu'au dernier moment à l'orgueilleuse, à la fragile philosophie de la science.

Lorsque nous fûmes seuls, *Philémon* prit ma main :

« En vérité, mon ami, me dit-il, j'ai la conscience tranquille. Ma vie, je le crois bien, est pure de méchancetés, de basses ruses, d'avidité, et j'ai fait à peu près, chez les pauvres et chez les riches, tout le bien que j'ai pu. Je n'ai jamais été croyant, sinon dans mon enfance : j'ai fait une première communion édifiante, dont j'ai gardé, d'ailleurs, un souvenir délicieux. Plus tard, la connaissance des lois de la nature, la possibilité toujours croissante d'expliquer honnêtement, par des phénomènes naturels, des choses qui semblaient jadis du seul domaine de la foi, le terrible abandon de l'homme, l'aveuglement total dans la distribution du bonheur sur la terre, le fréquent triomphe du mal, tout a tari en moi le désir que j'avais de croire.... Si je me suis trompé, si la vie a un sens que je ne perçois point, si quelque chose, après mon dernier souffle et la dissolution de mes tissus, peut subsister de la personne que voilà, s'il est un Juge au delà de la vie et si sa conception de la justice n'est pas à l'opposé de celle qu'il a mise au cœur des hommes, comment pourrait-il dire que je n'ai pas servi ce qui me semblait être la vérité ?... Quoi qu'en dise le bon abbé, je ne me suis pas révolté par orgueil. Mon incrédulité est la probité même de mon intelligence et

la droiture de mon cœur. Va-t-on m'en châtier de peines éternelles ?... Au delà de la mort, je ne suis pas assez amoureux de moi-même pour vouloir jouir encore de magnifiques biens, de félicités éternelles. Je ne demande que le repos; si je souhaite de survivre un peu de temps, c'est uniquement dans le cœur des quelques êtres que je chéris. »

Ainsi parla mon maître *Philémon*, qui me faisait penser au Desplein de Balzac.

La mort de mon ami *Timothée* fut tout autre.

Je l'avais connu philosophe, aimant à dire qu'il tenait Dieu pour l'explication la plus facile et, à tout prendre, la première venue de l'énigme du monde. Intelligent, de très haute culture, — scientifique, historique, littéraire, — sociable, causeur brillant, il savourait jusqu'à l'ivresse le vaniteux plaisir d'être écouté, d'être approuvé, de provoquer par ses paroles un murmure flatteur. Il fréquentait chez Anatole France, lui rendait cent menus services et tenait volontiers les propos le mieux capables de lui plaire. Jamais son incrédulité ne m'était apparue profonde, décisive, irrévocable. Au cours de sa dernière maladie, dont il savait la gravité, je le trouvai, lui calviniste, méditant sur quelque sermon de Bossuet, sur quelque page de Pascal. Or, il me dit un jour :

« J'ai cru longtemps que les raisons de la raison étaient celles de la sagesse, et j'ai vu qu'il n'en n'était rien. Je reconnais maintenant la noblesse d'humilier l'esprit frondeur devant les éternelles vérités, et je sens que je m'affranchis, que je m'élève, croyez-moi, mon ami. Ces penseurs que je lis maintenant, ces aigles volent haut, et je me laisse emporter sur leurs ailes.... »

Il eut pourtant des obsèques civiles. Mais le pasteur,

qui les conduisait libéralement, lut, sur sa tombe encore ouverte, le testament de *Timothée*. Il s'y avouait converti par l'historien même des *Variations des églises protestantes*. Il disait à peu près ceci : « Ses sublimes pensées et ses paroles magnifiques ont fini par jeter bas les arguments de la philosophie athée. Aujourd'hui s'ouvre devant moi la route éblouissante de clarté, et je vois bien qu'elle conduit à la porte splendide, au delà de laquelle est la félicité divine. »

Nous ne sommes pas tous athées, ni nécessairement pour toujours, quand nous le sommes ?...

Dans le jardin de Marthe, au premier *Faust*, Marguerite, tout attendrie d'amour et plus pieuse d'avoir péché, demande à son Henri s'il a gardé quelque croyance. Ah ! Faust n'est point affirmatif !

« Ne me mésentends pas, ô gracieux visage ! qui oserait le nommer et faire cette profession : je crois en Lui ? Quel être sentant pourrait prendre sur lui de dire : je ne crois pas en Lui ? »

Que de fois, docteur Faust, nous revient en mémoire ta phrase liminaire : « Ah ! philosophie, jurisprudence et médecine, théologie aussi, j'ai tout approfondi dans mon ardeur laborieuse, et me voici maintenant, pauvre fou, juste aussi sage qu'auparavant ! »

Mais, à la fin de la seconde partie, le vieux docteur, aveugle, se retourne vers l'Éternel, et Méphistophélès perd, au dernier moment, sa proie. C'est le grand Gœthe qui le dit.



CHAPITRE XI

OU VA LA MÉDECINE

QU'ELLE évolue sans cesse et qu'elle s'oriente vers plus de rigueur scientifique, voilà qui ne fait aucun doute. Claude Bernard l'avait voulue expérimentale : le monde entier lui obéit. Son rêve, les générations présentes, après celles d'hier, travaillent d'un effort constant à le réaliser. Le laboratoire tend à prédominer, et voire à l'emporter sur la clinique pure. Soyons reconnaissants : nous lui devons nos plus riches trésors. C'est d'abord aux laboratoires qu'est née la formidable révolution pastorienne, d'où découlèrent logiquement l'antisepsie de John Lister, puis l'asepsie française qui libérèrent de ses entraves la vieille chirurgie et lui permirent de se réaliser splendidement. C'est le laboratoire qui nous donna les vaccinations préventives avec les sérums guérissants ; de cette source généreuse, nous est venue encore la thérapeutique par les glandes endocrines dont nos générations usent éperdument ; c'est au laboratoire que fait ses preuves la pharmacologie moderne qui ne veut plus être empirique ; le laboratoire enfin nous fit présent du radium, des rayons X, des ultra-violets.

Plus de certitude complète sans les enregistreurs de Marey, sans les appareils de Pachon, de Vaquez et Laubry pour la pression artérielle, sans l'électrocardiogramme à corde du hollandais Einthoven. Plus de diagnostics affermis sans l'analyse de nos humeurs peccantes ou de nos exsu-

dats, sans l'examen radioscopique ou radiographique, complété depuis peu par la téléstéréoradiologie. Si bien que nos jeunes apprentis, suivant la loi du moindre effort, en viennent doucement à ne plus regarder de leurs yeux, à ne plus écouter avec leurs oreilles, à ne plus s'exercer à tous les moyens de connaître propres à l'homme. Nous les voyons, à l'hôpital, examiner sommairement le patient qu'on leur confie et se hâter de « faire un bon » pour l'envoyer vers tel laboratoire de physique, de chimie ou de microbiologie.

Claude Bernard fondait la médecine sur ces deux bases nécessaires, l'observation et l'expérience. L'expérience s'épanouit d'admirable façon ; mais elle envahit tout, au point de refouler au second plan l'art de bien regarder et de méditer sur ce qui se passe. Admirons, pratiquons la recherche biologique, appelons toutes les sciences au secours de notre art, mais nous, Français, craignons pourtant d'en venir à substituer lourdement l'esprit mathématique à l'esprit de finesse, dont les dieux bienveillants nous ont donné la garde.

Il me souvient d'une consultation où je vis un étranger de renom, formé à des disciplines fort éloignées des nôtres, examiner une de ses compatriotes atteinte, manifestement, d'une infection des voies biliaires. Évidemment instruit et plein de conscience, il passait en revue chacun des organes splanchniques et réclamait quatre ou cinq analyses, outre celles que nous avions. Deux séances de plus d'une heure, fort épuisantes pour la malade, le conduisirent à une lourde erreur de diagnostic et, par suite, de traitement. Bourré de savoir théorique, mais dénué de ce beau sens de l'orientation que développe la culture clinique, on le voyait mettre sur le même plan poumons, foie, reins,

cœur, centres nerveux, et ne pas discerner celui d'où venait tout le mal. Défaut de tact, de mesure, de sens des proportions, de sens du relief, défaut d'art et de goût, qu'on ne corrige qu'au chevet des patients, et non pas dans ces installations somptueuses dont les laboratoires de son pays sont orgueilleusement dotés.

Un judicieux équilibre de l'observation et de l'expérience, c'est à cela que la médecine française doit sa grandeur d'hier et devra, sans nul doute, sa grandeur de demain. Moins pédante que d'autres, elle est savante cependant ; ses laboratoires sont pauvres, mais on y travaille fort bien. Il faut le redire, pour ceux qui l'oublient : c'est en France, avec Laënnec, qu'est née la méthode anatomo-clinique, nettement définie avec son but et ses moyens ; en France qu'après Magendie, Claude Bernard a fondé la méthode expérimentale ; en France que Pasteur et les pastoriens ont inventé la bactériologie et les thérapeutiques qui en découlent ; en France que Brown-Séquard (Américain d'origine, il est vrai) nous révéla le petit monde des sécrétions internes; en France que Pierre et Marie Curie ont mis au jour le radium. Et cent de nos instruments de mesure sont français. Mais, gardant son esprit de critique, comme il convient au pays de Rabelais, de Montaigne, de Boileau, de Voltaire, de Claude Bernard, de Renan, notre science médicale ne laissera pas de reconnaître ce qu'il y a de relatif jusque dans ces données quasi mathématiques, ni en quelles erreurs d'appréciation peuvent induire des appareils de précision. Elle maintiendra au premier plan l'étude du malade qui est un homme, par le médecin qui est un homme, roseau, mais roseau pensant et doué de la faculté souveraine, le jugement ; un homme et point une machine, un distributeur

automatique à remèdes, en échange d'un peu d'argent. Elle sauvera cet esprit de finesse, qui ne peut pas se passer de l'autre, qui le sait bien, mais qui, tout compte fait, aura le dernier mot.

Sinon, voici la médecine aux environs de 1950.



En ce temps-là, les magasins de nouveautés, qui ont déjà leur rayon d'hygiène, se seront annexés les grands laboratoires de recherches et d'analyses, que seuls ils seront assez riches pour rétribuer décemment.

Appelé auprès de M. Z..., le Dr X..., peu soucieux d'efforts d'imagination et fort préoccupé, selon les tendances modernes, de substituer l'objectif au subjectif, se contentera de déposer, sur le lit du malade, une feuille imprimée d'avance : *prévenir le laboratoire des magasins* « AU DIEU MERCURE » *de faire les prélèvements nécesaires aux examens ci-après :*

Et se déroulera l'énorme liste :

Étude microscopique des globules rouges et des globules blancs : nombre, déformations, richesse en hémoglobine, équilibre leucocytaire ;

Tension superficielle du liquide sanguin, viscosité, coagulabilité et point cryoscopique ;

Hémocultures ;

Tous les séro-diagnostics ;

Réactions de Widal, de Bordet-Wassermann, de

Hecht, de Calmette, de Besredka, de Vernes, de Weinberg, de Botelho ;

Mesures de la glycémie, de la chlorurémie, de l'azotémie, de la bilirubinémie, de la cholestérinémie ;

Analyse des excreta (sécrétion rénale et résidu fécal), les trente dosages, tous les rapports urologiques, la constante d'Ambard, la réaction de Weber, la recherche des parasites ;

Tension du liquide céphalo-rachidien, ses analyses chimique et cytologique ; le Wassermann et le benjoin colloïdal de Guillain, Guy Laroche et Lécheile ;

Repas d'épreuve; analyse du suc gastrique et tubage duodénal ;

Multiples radiographies, le patient debout, couché, de biais, à plat ventre et en pose accroupie ;

Cuti-réactions ;

Biopsies ;

Métabolisme basal.

Ce geste fait, le médecin, par un reste de vieille habitude, fera tirer la langue à son client, lui tâtera le pouls distraitement et, satisfait du devoir accompli, rentrera pour se reposer d'un tel effort !

Trois jours durant, le chef du rayon sanitaire, aidé des employés techniques du *Dieu Mercure*, piqueront, sáigneront, ponctionneront, sonderont, recueilleront pieusement les évacuations alvines, mesureront les échanges respiratoires, manieront les grands appareils de radiologie, après les instruments enregistreurs. Trois jours encore, vingt collaborateurs peineront aux cultures microbiennes, aux dosages, aux mesures et aux calculs. A chaque trouble constaté correspondra, n'en doutez pas, quelque préparation scientifiquement adaptée : vaccin, sérum, anti-

toxine, antivirus, anatoxine préventive, extrait de glandes, alcaloïde ou glucoside, qui s'adaptera comme un gant — du moins en théorie — à la manifestation morbide révélée. Vers le septième jour, le garçon livreur, en habit bleu à boutons d'or, portant en relief un petit caducée, apportera — avec une facture plus longue que la note de l'apothicaire d'Argan — les ampoules, les comprimés, les pastilles et les cachets, mathématiquement déduits des analyses.

Pour ce qui est du médecin, on conçoit que le patient se refuse, vu la modestie de son rôle, à lui verser d'importants honoraires. Mais il aura, j'imagine, sa part sur la note du magasin. Il y passera toutes les fins de mois, toucher sa petite ristourne (1).



Mais je vois un autre péril qui menace la médecine, et celui-là ne prête point à plaisanter. Je veux parler de la loi dite des assurances sociales, que le Sénat promet de voter sans retard.

L'assurance-retraite, l'assurance-invalidité, rien de

(1) Je pousse à la caricature et vais jusqu'à l'absurde, alors que pas un jour de ma vie ne se passe, sans que je réclame l'un ou l'autre des très utiles examens énumérés ici. Ce qui est lamentable, c'est l'abus, le manque de choix, l'usage aveugle. Le laboratoire est excellent pour nous fournir des précisions complémentaires, mais non pas pour nous dispenser d'un effort personnel.

mieux, pour peu que nos ouvriers consentent à se laisser enrégimenter et à payer avec constance leur cotisation. Nous sommes au pays où les retraites ouvrières ont piteusement échoué. Mais l'assurance-maladie, quel leurre !

Des intentions excellentes, des avantages d'apparence assez reluisants, mais qui ne résistent pas à la mise en pratique. Les soins plus répandus que par le passé, oui, certes ; mais mieux donnés, bien assurément non. En fait, c'est la médecine des pauvres orientée vers une autre façon de machinisme très inhumain.

Cette médecine de caisses d'assurance, on la pratique en Alsace-Lorraine, depuis près de quarante années. L'expérience est là toute faite, dont tiendrait compte tout esprit froid qui ne serait pas obsédé par la crainte de marcher à l'encontre du grand courant démocratique. Il faut lire la sereine et si poignante étude communiquée à ses collègues de l'Académie de médecine par le professeur Georges Weiss, doyen de la Faculté de Strasbourg (1). Lisez encore les deux ou trois articles (2), plus tempérés, mais non moins significatifs, du Dr Prosper Merklen, médecin des hôpitaux de Paris, et qui tient à Strasbourg l'une des grandes chaires de clinique médicale. On y apprend la vérité : la médecine de caisse, c'est, presque nécessairement, pour le praticien qui entend nourrir sa famille, la visite hâtive, les examens bâclés, les prescriptions sommaires. C'est, au nom du progrès, les plus trompeuses apparences, la suppression définitive du secret professionnel qui jusqu'ici nous fut sacré, et toutes les misères

(1) *Bulletin de l'Académie de médecine*, séance du 2 décembre 1924.

(2) In *Paris médical* du 26 décembre 1925 et *Presse médicale* du 5 mai 1926.

de la médecine à la grosse. Et c'est encore, presque fatalement, avec la fin d'une liberté qui nous est chère, l'engourdissement progressif de la conscience médicale, le glissement aux complaisances, la mort de toute spontanéité, de toute générosité, de ce qui fit, dans tous les âges notre fierté, notre noblesse, le don de nous-même, de notre temps, de notre savoir, de nos forces, pour rien, pour l'unique plaisir de faire un peu de bien à des gens malheureux.



Oui, certes, tendons nos efforts pour que les plus déshérités d'entre les hommes puissent recevoir à peu près les mêmes soins que les plus riches. En attendant d'autres nivellements beaucoup plus chimériques et bien moins légitimes, travaillons à créer, dans la mesure où c'est possible, l'égalité devant le microbe. Mais ne consentons pas aux faux semblants.

Et puis, pourquoi nous asservir à copier la manière allemande, si mal faite pour nos tempéraments et nos vieilles coutumes ? La raideur administrative, l'automatisme militaire, le règlement au pas de l'oie et ce qu'on a nommé caporalisme, avec les surveillances, les dénonciations, s'accordent mal à nos manières. Voyez-vous, notre médecine française n'est plus tout à fait elle-même quand le cœur ne s'en mêle pas. L'heure est passée de la grandiloquence, et l'on a grand raison de ne plus prononcer le mot pompeux de sacerdoce ; gardons pourtant, gardons longtemps, si c'est possible, nos plus nobles

traditions. J'accorde qu'on a largement abusé de notre empressement habituel à nous mettre au service de pauvres qui n'étaient pas toujours très pauvres, de certains artistes notoirement cossus, de nos voisins, de nos amis et des amis de nos amis. Et je sais bien que le temps est venu où plus rien ne se donne. Pourtant, ne nous repentons pas d'avoir appelé professions libérales celles où, précisément, l'honneur et le plaisir sont de travailler quelquefois sans nul souci de récompense, fût-ce même la gratitude.



Que seront-ils demain, les médecins que forment à présent nos écoles ? Le milieu d'origine tend à se transformer sensiblement. Les fils de médecins et les fils de petits rentiers ne sont plus assez bien munis pour des études si coûteuses. Les rejetons de nouveaux riches — de la campagne ou du commerce urbain — voilà probablement les avocats, les magistrats, les médecins des générations prochaines. On peut craindre qu'ils n'aient pas appris au foyer paternel l'esprit du métier libéral.

Et puis encore, notre démocratie tend à répudier ces études gréco-latines, qui comblaient les jeunes esprits d'exemples héroïques et de suggestions hautement généreuses. Sans doute les belles parures littéraires dont on nous revêtait ne changeaient rien au fond de nos natures. Elles ne faisaient de nous ni des hommes de bien quand nous étions sans cœur, ni des hommes actifs quand nous étions nés indolents, ni des dévoués au prochain quand nous étions des égoïstes. Mais, auprès des constitutions

fondamentales de nos âmes, règnent des mœurs et des coutumes qui servent à polir nos angles par trop durs, à nous composer une tenue décente et à nous maintenir habituellement en de tolérables limites. L'instruction gréco-latine était aussi une éducation, et, mon Dieu, presque une morale.

Parlant des études classiques, mon maître Jules Soury prétendait qu'on les appelle humanités, parce que qui ne les a pas faites n'a pas visage humain. Il exagérait à plaisir, et j'ai connu quelques hommes exquis qui n'avaient point de hautes lettres. Je crois, pourtant, que la fréquentation, fût-elle superficielle, des maîtres grecs et des maîtres latins, qu'un certain degré de culture sans intérêt immédiat communique une politesse, une distinction et une honnêteté, comme on disait jadis, dont nous aurions tort de faire fi, si nous voulons demeurer une élite. Réduite à son savoir technique et privée d'idées générales, la médecine perdra ce qui faisait de nous des hommes de la noblesse intellectuelle et donnait quelque grâce à notre autorité.

Sans doute, la mode de demain sera-t-elle de ne pas se laisser gruger. Les hommes débonnaires, on a pris, en ce temps, coutume de les comparer à des fruits savoureux, à des « poires » fondantes, qui se laissent manger. Être ou ne pas être de cette sorte comestible, voilà la question : et l'on pose à la sécheresse et l'on s'exerce à des façons d'homme d'affaires.

Mais, voyez ; à l'heure présente, on peut bien dire encore que le moins généreux des médecins et des chirurgiens possède à son actif plus d'actions vraiment désintéressées que la plupart des autres hommes, les pasteurs d'âmes exceptés. Encore, le prêtre a-t-il, pour l'affermir

et l'exhausser, la parfaite assurance, qui nous manque souvent, de récompenses éternelles. Un certain idéal n'a pas cessé de nous conduire, et je suis assuré que, malgré tout, nos successeurs ne pourront pas, ne voudront pas le renoncer.





TABLE DES MATIÈRES

IMPRIMERIE CRÉTÉ
CORBEIL (S.-ET-O.).
3743-4-1927

